

royauté, sous Philippe le Hardi : ce fut alors le moment le plus brillant de Moissac et de son abbaye : « Parvenus au fait de la puissance et de la grandeur, dirigeant en maîtres les nombreux prieurés de leur obédience, en Espagne aussi bien qu'en Languedoc, comptant parmi leurs vassaux les plus grands personnages du pays, tels que les sires de Durfort, de Montesquiou, de Bruniquel, de Malauze, les abbés de Moissac étaient à la fois, nous dit M. Marion, de hauts dignitaires religieux et de puissants seigneurs féodaux. »

Aussi les religieux de l'ordre de Cluny ne souffrissent jamais que d'autres congrégations religieuses vinssent s'établir auprès d'eux : une première fois, douze frères mineurs, qui étaient venus s'établir à Moissac, et qui persistaient à y rester, malgré l'opposition de l'abbaye furent jetés dans le Tarn. Un siècle plus tard, les frères prêcheurs de Villeneuve, ayant refusé de se soumettre à l'arrêt de la cour de Rome qui leur enjoignait de quitter la ville « nous recourûmes, dit l'abbé Aymery, au seul moyen qui nous restât pour nous faire obéir. Sur notre ordre, le monastère entier fut démolî, les bâtiments rasés au niveau du sol. C'est ainsi que par une exécution prompte (*facti velocitate*) nous arrivâmes au but que nous n'avions pu atteindre par la force seule de la loi (*ex præcepto*). »

Cette puissance de l'abbaye de Moissac ne pouvait demeurer aussi complète, et de 120 religieux existants en 1295, il ne restait plus que 20 moines en 1449. Enfin en 1618, un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin remplaça les moines de Cluny ; mais le doyen du chapitre conserva le titre d'abbé et le privilège de la crosse et de la mitre.

L'église Saint-Pierre, qui faisait partie de l'abbaye et qui existe encore, est un des monuments les plus intéressants de la région ; elle peut être attribuée à la seconde moitié du XV^e siècle ; mais il reste de l'église primitive, élevée en 1063, par Durand de Bredou, abbé de Moissac, un narthex surmonté d'une tour. Le portail et le cloître furent l'œuvre d'Asquilius, successeur de Durand : *Qui dictus Asquilius fecit clausum magnum subtili artificio operatum dicti monasterii... Dictus que Asquilius inter signa operis fecit fieri portale pulcherrimum et subtili opere constructum ecclesiae dicti monasterii.* »

La tour carrée, reste de l'église primitive, s'élève à l'extrémité ouest de l'église actuelle. Vue de l'extérieur, cette tour semble plutôt appartenir à un château-fort qu'à une église. Sur la façade servant d'entrée, on aperçoit d'abord, sur la droite et au-dessus du portail, la statue de Roger, successeur d'Asquilius (1108) qui acheva les travaux interrom-

pus par la mort de son prédécesseur. A côté on peut lire encore : *Rogerius abbas*. A gauche et à la même hauteur, est la statue de Saint-Benoit.

Le portail se compose d'un porche profond, dont les parties antérieures viennent se rattacher aux murs de la tour. Son ouverture presque cintrée indique à peine la coupure qui constitue l'ogive. Les parois latérales du porche sont couvertes de sculptures divisées en deux ordonnances superposées.

A droite, l'Annonciation et la Visitation occupent la partie inférieure, tandis qu'au-dessus, le sculpteur a représenté l'adoration des mages, la présentation, la fuite en Egypte.

A gauche : l'avarice et la luxure, et au-dessus, la damnation des pécheurs.

Le fond du porche s'ouvre dans une arcade presque cintrée, que supportent des piliers de marbre : ils sont festonnés sur toute leur hauteur et représentent sur leurs faces antérieures, saint Pierre et Isaïe. Dans les profondeurs de l'arcade sont disposées des voussures couvertes d'arabesques, et détail singulier, trois files de rats et de poissons les séparent en trois bandes distinctes.

Les vantaux de la porte sont séparés par un large trumeau de marbre, couvert de sculptures. Trois couples superposés de lions et de lionnes, dressés sur leurs pattes, ornent la partie antérieure, et deux statues de prophètes occupent les côtés.

Un linteau orné de larges rosaces à huit branches, surmonte une frise qui paraît formée de débris rapportés et plus anciens.

Au-dessus, le tympan porte le Sauveur entouré de sa gloire, flanqué des symboles des quatre évangélistes et de deux anges. Enfin sur deux plans superposés et entourant le Christ, les 24 vieillards de l'Apocalypse tiennent d'une main un instrument de musique et de l'autre une coupe.

Au-delà de ce portail on entre dans le narthex, ou vestibule intérieur, qui occupe le bas de la tour. Huit piliers engagés servent de support à une voûte à nervures carrées. Les chapiteaux et la base d'un de ses piliers portent des sculptures assez grossières.

Un premier étage s'élève au-dessus de cette salle, celui-ci est encore en pierres d'appareils, tandis que l'étage qui est au-dessus est en briques, et les fenêtres qui l'éclairent sont en ogive, ce qui établit une date bien postérieure au reste de l'édifice.

L'église dans laquelle on entre par une porte pratiquée dans le narthex, a été bâtie sous le pontificat de Félix Carman, en 1450.

Dans une des chapelles de droite, on peut voir un groupe intéressant : l'ensevelissement du Christ dont les personnages de grandeur naturelle

ont été sauvés pendant la Révolution, grâce à un stratagème de quelques paroissiens : ceux-ci eurent l'idée de badigeonner aux trois couleurs nationales, les statues de bois de leur chapelle, et ce déguisement les fit respecter par les sans-culottes de Moissac.

Au côté gauche de la nef se trouve une inscription célèbre, gravée à l'occasion de la dédicace de l'église bâtie par Durand, en 1063.

Le cloître de Moissac, appuyé sur le côté Nord de l'église, est le mieux conservé et le plus remarquable des monuments du même genre que nous ayons en France. D'après M. Viollet-le-Duc, il se compose de fragments d'un monument du XI^e siècle, replacés lors de la construction du XII^e siècle. Les arcades qui éclairent les quatre galeries sont étroites et de forme ogivale très nette. Elles reposent sur des colonnettes alternativement simples ou géminées ; et les chapiteaux qui les surmontent, forment un cours complet d'histoire sainte.

De plus, chaque scène est souvent expliquée par une inscription gravée sur le tailloir et prolongée, s'il le faut, sur le chapiteau lui-même, où les lettres sont disposées en lignes verticales dans les vides laissés entre les personnages.

Les anciens bâtiments claustraux ont été totalement modifiés et sont maintenant peu intéressants.

Au point de vue historique, Moissac a été, comme toutes les petites villes de la Garonne, pillée bien des fois, ravagée par les guerres qui se sont succédées. Il convient cependant de rappeler que Richard Cœur-de-Lion s'en empara en 1188 et y sema les germes de ces priviléges communaux avec lesquels l'Angleterre savait s'attacher les populations de la Guyenne.

Un pont en pierre relie la ville de Moissac avec la plaine, et ses moulins passent pour remarquables.

A quelques kilomètres en amont, le canal latéral franchit également le Tarn sur un pont canal, analogue à celui que nous avons déjà rencontré à Agen.

La voie ferrée traverse de son côté le Tarn sur un pont en tôle et se dirige ensuite en droite ligne sur Castelsarrazin.

Castelsarrazin devrait son nom, suivant les uns, à un château bâti par les Sarrazins, à une forteresse bâtie sur les bords de l'Azine, disent les autres.

Après des vicissitudes de tout genre, Castelsarrazin devint le refuge des parlementaires de Béziers et de Toulouse qui vinrent y chercher un abri contre les fureurs de la ligue.

L'église Saint-Sauveur, construite entièrement en briques, au XIII^e siècle, appartient à cette époque de transition qui a vu construire quantité d'églises dans le pays Toulousain. Le portail, muré aujourd'hui, était percé dans la base d'une tour ajourée de nombreuses fenêtres en plein cintre. Une plate-forme crénelée termine cette tour et lui donne une physionomie toute particulière. Le portail du Nord paraît être d'une date plus récente.

Le chœur renferme un beau rétable, des stalles richement sculptées, qui proviennent de l'abbaye de Belleperche.

Cette abbaye célèbre se trouvait placée à quelques kilomètres en amont, à l'embouchure de la Gimone; les ruines qui subsistent encore sont intéressantes à visiter, mais son histoire est surtout fort curieuse, car elle nous fait connaître certains détails qui nous permettent de voir ce qu'était, autrefois, la vie monacale.

Belleperche était une fille de Clairvaux, nous racontent les frères de Sainte-Marthe, située sur la rive gauche de la Garonne, à 4 lieues de Montauban. Elle avait été transportée là, du lieu de Belleperjette, près Larrazet, à cause de la pénurie de l'eau et de l'inclémence de l'air, par les soins de Saint-Bernard.

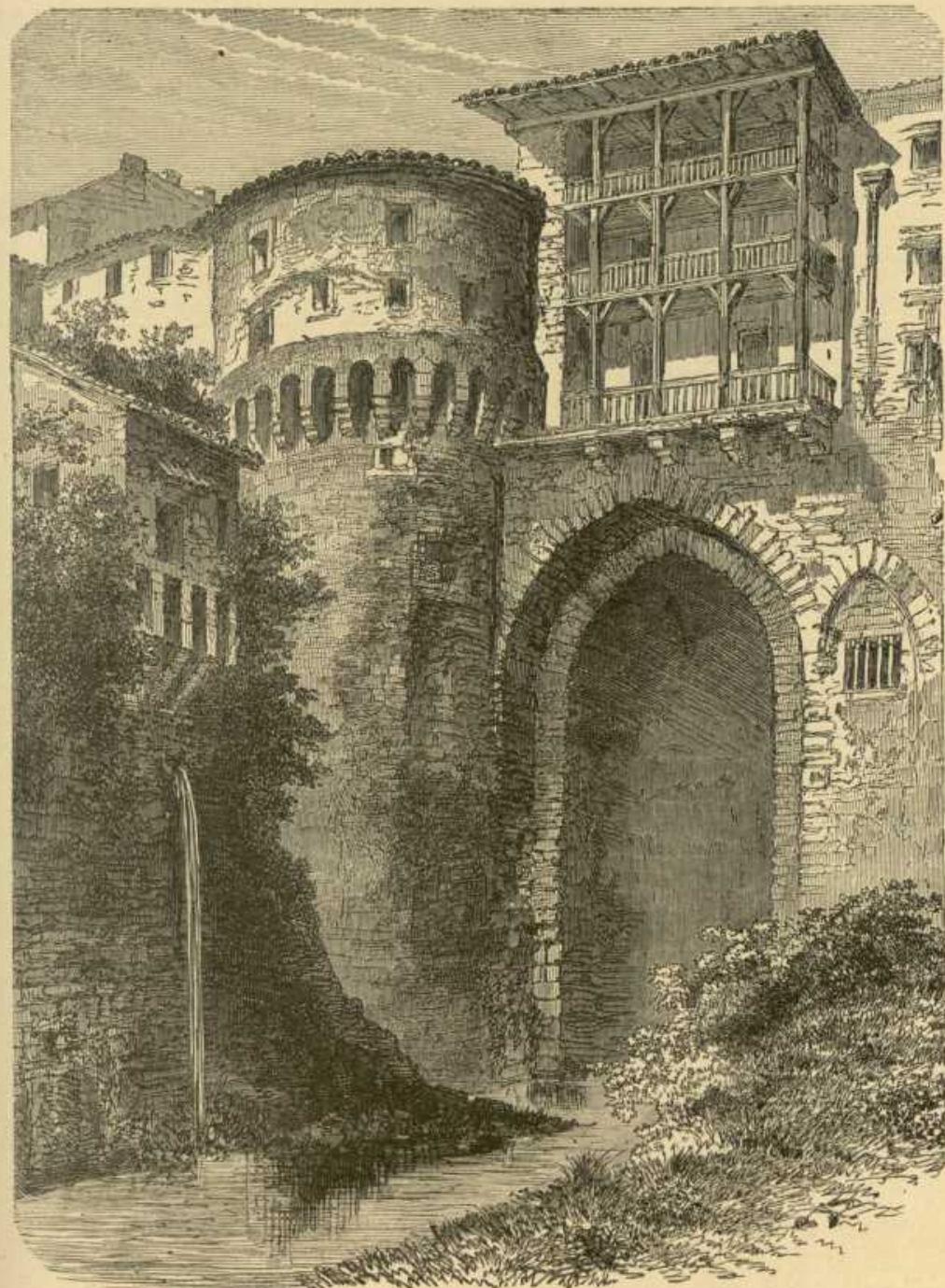
L'ancienne abbaye avait été fondée par les riches seigneurs d'Arcombald, et largement dotée par eux.

Un document de l'époque nous a conservé des détails fort curieux sur cette translation, les voici : Saint-Bernard étant venu dans le monastère de Belleperjette, pour le visiter et y demeurer trois jours, ce saint abbé examinant les ressources des religieux qui étaient là réunis, aurait constaté qu'ils étaient presque privés d'eau, et que l'air qu'ils respiraient était malsain. Il se serait donc, à ce propos, concerté avec l'abbé Alquié, ainsi qu'avec ses religieux qui étaient fort nombreux, sans compter les convers et les donats, fort multipliés aussi, pour opérer ailleurs la translation du monastère. Tous s'étant confirmés dans ce désir et cette volonté, un jeûne de trois jours fut prescrit par Bernard à tout le monde.

Après quoi on pria, et on invoqua le Saint-Esprit, afin qu'il inspirât la communauté, et lui indiquât un lieu propice pour la translation projetée.

Dans cet intervalle, les seigneurs d'Arcombald étaient venus célébrer, au monastère, l'anniversaire de la mort du chef de la famille. Cette solennité terminée, les abbés de Clairvaux et de Belleperjette témoignèrent à ces seigneurs leur projet de transférer ailleurs le monastère.

Après un refus formel, basé sur différents motifs, mais dont le principal était pris de ce que leur ancêtre était enseveli dans le monastère, et



La porte du Griffoul ou de la Fontaine, à Montauban.

que dès lors la translation demandée leur paraissait être une chose aussi contraire à la raison qu'aux convenances; après de nouvelles supplications des religieux, il fut décidé le 25 mai, dans le château de Castelmayran où avaient été convoqués les abbés et les religieux, que le monastère pourrait être déplacé à la condition que le futur établissement serait placé dans la domination et l'alleu des seigneurs d'Arcombald. Alors... après avoir entendu la messe et l'office, les seigneurs d'Arcombald, suivis de tous les assistants, se mirent processionnellement en marche et prirent la direction de leur alleu de Laroque sur Garonne.

Ils visitèrent ces lieux, les examinèrent et en firent le tour. Après les avoir vus, considérés et appréciés, les religieux se mettant à genoux et rendant à Dieu les plus vives actions de grâces, supplierent les susdits seigneurs de vouloir bien leur accorder et concéder les lieux qui venaient de leur être montrés, car ils étaient ornés de plantations agréables, couverts de prairies, entourés d'eau, et pourvus de terrains fertiles : *nam amanis plantis ornatus, herbis viventibus repletis, aquis circumdatus et terris munitus erat locus*, dit le texte latin.

La concession en fut accordée, et à l'instant les abbés et les religieux se pressant les mains avec effusion et s'embrassant à l'envi, s'arrêtèrent sur ce point merveilleux, y passèrent le reste du jour et toute la nuit, campés sous des arbres, et à la naissance de la nouvelle aurore, après une invocation au Saint-Esprit, y célébrèrent ou entendirent la messe.

L'abbaye de Belleperche devint rapidement florissante, et l'autorité de ses abbés fut considérable.

Les scènes sanglantes de la Saint-Barthélemy soulevèrent les religieux, et ceux-ci vinrent se réfugier à Montauban. Ainsi fit le capitaine Sérianac, qui s'empara de Belleperche. Persuadé que les moines avaient caché les ornements de leur église, et les trésors qu'il leur supposait, il les fit gêner avec des cruautés inouïes pour les forcer à les lui découvrir et puis les précipita dans la Garonne. Le prieur seul se sauva à la nage et se réfugia à Castelsarrazin, emportant une riche croix d'argent ornée de pierres précieuses. Sérianac exerça alors toute sa fureur contre les bâtiments de l'abbaye, il fit abattre l'église et une grande partie des cloîtres.

Avec peine, le monastère se releva cependant de ses ruines.

A la Révolution, il se passa à Belleperche un fait peut-être unique : le décret du 22 novembre 1789 avait mis à la disposition de la nation tous les biens ecclésiastiques, à la charge de pourvoir à l'entretien du culte et de ses ministres, et au soulagement des pauvres. Les religieux de

Belleperche, prenant à la lettre cette ordonnance, conçurent le projet hardi de se donner, eux et leur territoire, à la municipalité de Castelsarrazin, et le 23 février, le procureur-syndic des religieux remettait à l'assemblée municipale convoquée à cet effet, une requête signée de lui et une délibération capitulaire, demandant l'incorporation et agrégation de la baronie de Laroque, où est située l'abbaye, à la municipalité de Castellsarrazin.

Cette donation fut acceptée tout d'abord, mais bientôt l'abbaye subit le sort de tous les monastères en France; ses moines furent dispersés, obligés de se cacher, et elle fut vendue comme bien national à des spéculateurs qui en démolirent les parties les plus intéressantes.

Aujourd'hui, il ne reste plus que les caves, une partie de la salle capitulaire et un bâtiment plus moderne qui, battu constamment par les flots de la Garonne, offre un développement d'un effet très imposant.

C'est de sa façade du levant qu'on distingue les magnifiques horizons qui charmèrent saint Bernard et ses religieux.

Les appartements du prieur existent encore en partie; une *perche*, fraîche comme si elle sortait de l'eau, est sculptée sur la cheminée du salon et rappelle le nom du monastère.

D'autres bâtiments délabrés attendent encore une main réparatrice, mais tout est froid, triste, abandonné; et l'on comprend que les usurpateurs des monastères n'aient point voulu vivre dans ces vastes salles accusatrices, et que la cupidité se soit transformée en colère, pour les détruire et ne plus les voir.

Au delà de *Castel-Sarrazin*, le train s'arrête un instant à *Lavilledieu*, petit village du canton de Montech, qui doit son nom ainsi que son origine à une maison des Templiers, qui devint plus tard une commanderie des chevaliers de Malte.

Plus loin, la voie se rapproche du Tarn et croise les deux lignes de Cahors et du Centre, qui traversent la rivière sur deux ponts distincts : au delà, Montauban et ses clochers apparaissent à notre gauche.

MONTAUBAN

Montauban s'élève au confluent du Tarn et d'une petite rivière, le Tescou. La colline qui sépare les deux cours d'eau, *mons aureolus*, était traversée par la voie romaine allant de Toulouse à Cahors, et ce point devint bientôt un relai, *mutatio*, autour duquel se groupèrent quelques

maisons : peu à peu un village se forma et fut appelé *Fines*, car il était précisément à la limite du pays des Tolosates et de celui des Cadurques.

En face du *mons aureolus* une autre colline portait le nom de *mons albanus*, mais là il n'y avait pas de construction.

Plus tard, le village de Fines devint la propriété d'un monastère établi au VIII^e siècle par saint Théodard sur le *mons aureolus*, qui devint Montauriol. Plus tard, enfin, en 1144, les comtes de Toulouse donnèrent aux puissants abbés de Montauriol le territoire voisin : *locum qui vocatur Monte Albano ad opus aedificandi villam sive burgum* : et voilà la date exacte de la fondation de Montauban par les abbés de Montauriol.

Les vassaux de Saint-Théodard accoururent en foule dans la ville nouvelle, car les droits et redevances que s'étaient réservés les comtes de Toulouse étaient d'une modération extrême, et de plus, ils ne portaient que sur les immeubles et non sur les personnes, ce qui rendait par le fait les habitants de Montauban *hommes libres*. Aussi tous les serfs du voisinage accoururent-ils en foule, abandonnant leurs maîtres, et particulièrement les abbés de Saint-Théodard, dont les droits seigneuriaux étaient exercés avec une rigueur extrême.

En somme, les comtes de Toulouse s'étaient joués des moines de Montauriol, et ils employèrent souvent ce moyen pour empêcher le trop grand développement des abbayes établies sur leurs terres.

Les moines portèrent leurs doléances au pape Eugène III, qui menaça d'excommunication Alphonse, comte de Toulouse ; mais celui-ci ne tint aucun compte des avis de la cour de Rome. En 1149, son fils Raymond VI consentit cependant à une transaction avec l'abbé de Saint-Théodard, mais il exigea le maintien des libertés déjà accordées aux Montalbanais, et les confirma par une charte communale acceptée par l'abbé.

Malgré cela, les Montalbanais eurent encore à souffrir les exigences de Montauriol, et ils se soulevèrent en masse pour faire cause commune avec Raymond VI, lors de la guerre des Albigeois. Azémard, abbé de Saint-Théodard, tenta de livrer par surprise Montauban au comte de Montfort, mais il échoua et fut enfermé dans une forteresse, où il ne tarda pas à mourir.

Après la défaite des comtes de Toulouse, les fortifications de Montauban durent être abattues, et le Quercy devint bientôt, en 1271, une propriété de la couronne.

Les querelles entre les abbés de Saint-Théodard et les habitants de Montauban continuèrent encore, et ne prirent fin que lorsque le pape

Jean XII termina ces querelles incessantes en érigeant le monastère en Evêché.

Le traité de Brétigny livra plus tard Montauban aux Anglais ; mais les habitants ne purent supporter le joug de l'étranger, et les chassèrent à la suite d'une révolte.

En 1556, un prédicateur calviniste vint à Montauban, et les progrès de l'idée nouvelle furent si rapides qu'au bout d'une année les religionnaires étaient maîtres de la ville. A la fin de l'année 1561, les religieux furent chassés, et les consuls prirent possession des couvents et des églises. L'évêque Jacques Desprez tenta inutilement de rentrer en possession de ses droits, et cela les armes à la main, mais il fut tué dans une embuscade.

Montauban résista aux attaques des armées du Roi, et dans la seule année de 1562, elle fut attaquée trois fois.

A la paix d'Amboise, les hostilités prirent fin et Charles IX, passant à Montauban en 1565, décréta qu'à l'avenir il y aurait moitié des consuls catholiques et moitié protestants.

Mais en 1567, les catholiques furent de nouveau chassés, et Montauban devint une des quatre places de sûreté accordées aux calvinistes par le traité de Saint-Germain.

L'édit de Nantes fit rentrer les catholiques à Montauban, mais leur situation était intolérable : il ne leur était point permis de chanter dans la seule église qu'ils possédaient ; ils ne pouvaient sonner les cloches ; leurs processions ne pouvaient aller au-delà d'un périmètre de cent pas ; ils ne pouvaient s'éloigner du quartier qui leur avait été assigné par les consuls.

L'édit de Louis XIII rétablissant le culte catholique dans le Béarn, suscita une nouvelle révolte parmi les calvinistes du Midi, et Montauban devint le centre de la résistance. Le duc de Rohan vint organiser la défense, le 18 juin 1621, et chargea le consul Dupuy d'exécuter les plans qu'il avait arrêtés.

L'armée royale parut devant la ville le 17 août suivant ; et pendant quatre-vingt-six jours, une lutte acharnée s'engagea : les batteries royales tirèrent contre la ville 16,052 coups de canon, mais les soldats du marquis de la Force, commandant de la garnison, et surtout la population, repoussèrent toutes les attaques.

Les femmes prirent part à la défense sur un point du rempart où les assaillants avaient réussi à dresser des échelles ; une jeune fille, armée d'une faux, coupait les mains de ceux qui arrivaient à sa portée et les

rejettaient dans le fossé. Jeanne Paulhac et Guillemette de Gax furent tuées en tête des défenseurs.

L'armée royale, décimée par le feu et par les maladies, fut obligée de lever le siège le 11 novembre.

Montauban soutint encore la lutte pendant quelques années, mais Richelieu en prit possession le 20 août 1629, et fit abattre les fortifications de la ville. Les catholiques rentrèrent et le consulat *mi-parti* fut rétabli; cependant de nouvelles émeutes ensanglantèrent les rues et Louis XIV, pour mettre fin aux exigences des calvinistes, décrêta que les six consuls seraient catholiques, exila les ministres principaux, fit fouetter en public les récalcitrants, et parvint de la sorte à dompter les religionnaires, de telle sorte que la révocation de l'édit de Nantes n'y rencontra pas de résistance.

Montauban a donc été pendant longtemps une ville entièrement protestante, et malgré les répressions violentes exercées envers elle, le culte réformé a toujours été en honneur parmi ses habitants. Aujourd'hui encore, elle possède une des rares Facultés protestantes de France, et fournit presque tous les ministres de la région du Midi.

Fort heureusement, les haines religieuses ont été apaisées, et une tolérance intelligente fait que des deux côtés l'on évite avec soin toute cause de mésintelligence.

Montauban, sans avoir son importance d'autrefois, est une des villes principales de la région; sa position aux bords du Tarn, en face des grandes plaines de la Garonne, est des plus pittoresque :

Près du *moutier* venue au monde,
Sur les flancs d'un coteau vermeil,
Elle baigne ses pieds dans l'onde
Et sa face dans le soleil.

Mais si sa grâce et ses parures,
Sous son air joyeux de printemps,
Elle est belle aussi des injures
Et des souvenirs du vieux temps,

nous dit le poète Montalbanais Pécontel.

Le vieux pont de Montauban, qui réunit la ville au faubourg de Villebourbon est un pont en briques des plus remarquables, jeté sur le Tarn en 1303 par deux architectes du pays, Estève de Ferrières et Mathieu de Verdun.

Depuis plus de cinq siècles, il est encore, comme le disait Charles VI, *une grant et notable chose*. Le caractère particulier de ce pont, est l'ho-

rizontalité de son tablier, et les ingénieurs de Philippe-le-Bel eurent alors à lutter contre l'usage qui avait prévalu jusqu'alors de donner une double pente à la voie.

Cet ouvrage remarquable se compose de sept grandes arches ogivales, et de six petites de décharge placées entre les premières à une certaine hauteur au-dessus du niveau des eaux et corrodant aux piles qui reçoivent les voûtes des grandes arches. Elles traversent, comme celles-ci, toute la largeur du pont auquel elles donnent de l'élégance et de la légèreté sans en diminuer la solidité.

Cette construction, entièrement en briques, montre par son état de conservation combien sont durables ces matériaux quand ils sont appareillés avec soin et liés par un mortier de bonne composition.

Le pont se rattache du côté de la ville, aux constructions de l'ancien château, aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, construit en 1144 par Alphonse Jourdain, comte de Toulouse. La portion qui se reliait aux fortifications de la ville fut détruite en 1229, et il ne reste de cette partie que quelques pans de murs avec trois petites fenêtres carrées, divisées par une colonnette.

Le Prince-Noir fit, en 1366, élever sur ces ruines un château destiné à maintenir la ville; mais les Anglais furent chassés alors que les nouvelles constructions atteignaient seulement *douze empans*. L'on montre encore aujourd'hui une grande salle, appelée salle du Prince-Noir, où la société archéologique a réuni des fragments de monuments antiques, et qui porte un écusson surmonté d'une couronne dont le socle est semé de fleurs de lis et de croix, avec les armes d'Angleterre écartelées et semées de France.

L'Hôtel-de-Ville actuel a été construit sur les ruines du château d'Alphonse Jourdain et du Prince-Noir par Pierre de Bartier, évêque de Montauban en 1666.

Dans les salles du premier étage, les visiteurs ne manqueront pas de visiter le musée *Ingres*, contenant plusieurs tableaux du maître, presque tous ses dessins, sa bibliothèque et la couronne d'or offerte, en 1863, par Montauban, sa ville natale.

Une place d'honneur a été donnée à une des meilleures toiles du généreux donateur : *Jésus parmi les docteurs*.

Montauban possède, en-dehors de l'Hôtel-de-Ville, deux toiles importantes du même auteur : *Le vœu de Louis XIII* et *Sainte Germaine*.

Le premier de ces tableaux est placé dans la sacristie de la cathédrale. Ce chef-d'œuvre avait été promis par l'auteur à sa ville natale, et bien que le gouvernement lui en offrit 80,000 francs, il refusa de retirer sa parole.

C'est là, dit M. du Paz, une des productions les plus complètes de l'artiste, et qui pourrait être honorablement placée dans quelques musées d'Italie, à Bologne ou à Rome.

La sainte Germaine figure dans l'église de Sapiac, faubourg où est né Ingres.

En face de l'Hôtel-de-Ville, et dans les bâtiments du tribunal de commerce, l'on devra visiter le Musée d'histoire naturelle et les importantes collections recueillies dans les abris préhistoriques de Brunequel par M. Brun.

A côté s'élève la vieille église de Saint-Jacques, composée, comme beaucoup d'églises du midi, d'une nef sans bas-côtés, dans laquelle s'ouvrent des chapelles latérales.

La tour en briques, qui forme le clocher, est octogonale, et ses fenêtres sont voûtées en accent circonflexe.

La cathédrale date du siècle dernier et n'offre rien d'intéressant.

Quelques vieilles maisons subsistent encore dans Montauban. Dans la rue du Sénéchal, on peut voir une maison du XVI^e siècle avec faux machicoulis en brique et gargouilles en pierre, représentant des animaux. La porte surbaissée, est entourée d'une double torsade en pierre, à laquelle fait suite un corridor voûté à nervures ogivales, dont les retombées reposent sur des bustes d'anges tenant à la main des instruments de musique.

Le seul débris des anciennes fortifications de Montauban est une énorme tour ronde, au lieu dit le Fort. Construite en brique, cette tour, en partie masquée par des constructions modernes, est couronnée d'une ceinture de machicoulis. Ils sont cintrés et formés de briques épaisses, jointes entre elles par des lits de mortier de trois et quatre centimètres; cette tour remonterait au XII^e siècle.

Les constructions anciennes de Montauban ont une physionomie toute particulière, et qui est due à l'emploi judicieux de la brique, d'un usage presque universel dans la plaine de la Garonne, où la pierre était rare. Bon nombre de maisons du XVII^e siècle offrent une disposition très élégante rappelant assez l'aspect des maisons italiennes. C'est une série d'arcades cintrées ou surbaissées, en brique, formant à chaque étage une galerie à jour. Le plus souvent, ces arcades donnent sur des cours intérieures et relient les divers corps de logis desservis par un escalier à vis placé dans l'intérieur de la cour.

La *place des Couverts*, ou place Royale, de cette même époque, est fort curieuse avec ses doubles rangées d'arcades voûtées, à nervures.

On peut encore citer parmi les constructions de brique, la tour du befroi, qui dépendait autrefois de la maison de Lautier; six des sept étages de voûtes qui y existaient ont été démolis.

Quelques maisons à pans de bois se sont maintenues jusqu'à nos jours;



Monument en l'honneur d'Ingres, à Montauban.

ainsi, dans la rue *Gilaque*, une charmante fenêtre de bois de l'époque de la Renaissance, porte des sculptures d'un très heureux effet.

Enfin, il nous restera à mentionner le monument élevé à Ingres sur la promenade du plateau et sculpté par Etex. Au centre, la statue du peintre

Montalbanais se détache en avant d'un bas-relief représentant le tableau célèbre de l'apothéose d'Homère.

Montauban était, au commencement de ce siècle, un centre industriel important, il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

« Placé dans une des plus belles positions du Midi, nous dit M. Mary Lafon, Montauban voit pourtant, de jour en jour, la vie industrielle s'éteindre dans ses murs et l'activité commerciale se retirer de lui. Ces fabriques si nombreuses, qui, disséminées le long de la rive gauche du Tarn, obscurcissaient le ciel de leurs tourbillons de fumée, sont vides maintenant et désertes. Les flanelles, les *cadis*, les couvertures, les étoffes de laine de toute espèce qui séchaient autrefois au soleil sur tous les quais, et ondoyaient de toutes les mansardes de Villebourbon en barrant les rues, n'apparaissent encore ça et là, sur le parapet de Montmurat ou bien aux fenêtres de quelque grenier, que pour faire éclater plus tristement l'état de cette industrieuse et jadis si florissante cité. »

L'accroissement considérable donné aujourd'hui à la garnison de Montauban semble avoir ramené un peu d'animation dans ses rues, et ses grands magasins du train lui ont donné une importance militaire considérable, ainsi que les voies ferrées qui viennent se relier dans sa gare.

De Montauban, nous aurons à suivre deux embranchements qui vont nous ramener dans la région du centre : l'un nous conduira à Cahors ; l'autre, remontant la vallée de l'Aveyron, nous ramènera à Capdenac.

DE MONTAUBAN A CAHORS

La ligne de Cahors se détache de la voie de Bordeaux, à peu de distance en aval de la gare de Montauban, et franchit le Tarn, tout aussitôt, sur un magnifique pont de pierre. Elle coupe ensuite la plaine de l'Aveyron, dont nous aurons à parler tout-à-l'heure, traverse cette rivière à Albias et entre aussitôt dans la région des coteaux.

Réalville est une bastide fondée en 1310, et les couverts de sa place centrale sont supportés par de curieux piliers en bois.

Caussade était une des plus anciennes baronies de la région, et son clocher du XIV^e siècle est classé parmi les monuments historiques. La base de pierre soutenue par des contreforts en demi-rond, terminés en pinacle, se termine par un crénelage porté par des machicoulis. Au-des-

sus, trois étages de baies ogivales en briques, accouplées deux à deux sur huit faces, sont surmontés d'une flèche admirablement proportionnée.

Plusieurs maisons anciennes existent encore dans l'intérieur du village; l'une à côté de l'église est connue sous le nom de *Tour d'Arles*, l'autre dite *la Taverne* a été trouvée digne de la gravure par M. Viollet-le-Duc; Des arcs en ogive, aujourd'hui murés, s'ouvraient dans le bas pour les boutiques; les fenêtres du premier étage ont du être refaites au XV^e siècle; comme celles des étages supérieurs, elles étaient deux à deux, appuyées sur des colonnettes de pierre : les bardes et les sommiers sont également en pierre, mais le reste de la construction est en brique.

De Montauban à Caussade, la ligne ferrée, libre dans sa marche en plaine, va en ligne droite, mais au-delà, elle est obligée de suivre de nombreux détours pour trouver un passage à travers les collines mouvementées qui séparent la vallée de l'Aveyron de celle du Lot.

Montalzat apparaît bientôt perché sur une éminence élevée, comme son nom l'indique, et plus loin, sur la gauche, *Montpezat*, qui mérite de nous arrêter quelques instants, pour aller visiter sa magnifique église.

Cet édifice, qui date du commencement du XIV^e siècle, est composé d'une nef unique, entourée de huit chapelles placées entre les contreforts. Les chapelles, grandes et régulières, ont des fenêtres ogivales à tympan et à meneau de pierre; les fenêtres qui surmontent celles-ci dans la nef sont, au contraire, en plein cintre et de petite dimension : c'est là sans doute un souvenir du roman.

Le chœur est entouré de stalles remarquables de la même époque. Les paracloses portent des accoudoirs terminés par des têtes ou des feuillages. Des colonnettes à anneaux supportent ces accoudoirs.

Au-dessus sont placées de magnifiques tapisseries du XVI^e siècle représentant la vie de saint Martin de Tours, d'une admirable conservation.

Deux tombeaux de marbre, l'un du XIV_e, l'autre du XVI^e siècles, sont placés à l'entrée du chœur : ce sont ceux de l'Evêque et du Cardinal Després. Les armes de cette famille se retrouvent aux clefs de voute, sur les tapisseries : elles rappellent que les Després furent les fondateurs de cette église.

Le château qui domine l'église a été entièrement détruit en 1793.

Une partie du mur d'enceinte et deux portes ogivales rappellent les anciennes fortifications.

La ville de Montpezat jouissait de nombreux priviléges qui lui avaient été concédés par Alphonse, comte de Toulouse, et confirmés, à plusieurs reprises par les rois de France.

Lapenche et son château ruiné nous conduisent à la frontière du département de Tarn-et-Garonne et nous entrons dans celui du Lot.

Ici le paysage devient sévère, et l'aridité des pentes calcaires fait un singulier contraste avec la fertilité des plaines que nous avons quittées à Caussade.

La voie pénètre bientôt dans une vallée latérale du Lot, et nous entrons dans Cahors, après être passés devant la petite chapelle de Saint-Julien, reste de l'ancienne maladrerie de ce nom.

DE MONTAUBAN A CAPDENAC

Une voie spéciale court, au sortir de Montauban, au nord des lignes du Midi et descend le Tarn jusqu'à 2 kilomètres environ, pour traverser la rivière sur un pont qui lui est spécial.

Mais nous irons plus avant, afin de prendre la vallée de l'Aveyron à son extrémité dernière, au point où elle se confond avec la vallée du Tarn.

L'Aveyron se jette dans le Tarn au village de *Villeneuve*, à 12 kilomètres environ de Montauban. Dans la partie extrême de son cours, l'Aveyron forme la limite nord du bassin du Tarn, qui lui-même n'est séparé de celui de la Garonne que par une légère élévation de terrain.

L'Aveyron, comme le Tarn, a son lit creusé dans la masse des dépôts caillouteux que la période diluvienne a largement accumulés dans toutes les parties basses de cette région ; en certains points, cependant, le lit de la rivière est assez peu profond pour qu'on puisse apercevoir le sous-sol, constitué par les dépôts calcaires lacustres de l'époque tertiaire.

Sur la rive droite de l'Aveyron, comme du Tarn, s'élèvent une rangée de coteaux calcaires, tandis que la rive gauche s'étend en plaine caillouteuse. De même que dans toutes les grandes vallées du bassin sous-pyrénéen, il existe dans ces dépôts deux étages distincts, deux *terrasses*.

Au milieu de ces dépôts l'on a rencontré plusieurs fois des débris de mammouth, de rhinocéros à narines cloisonnées, d'aurochs, ce qui indique exactement l'âge géologique de cette formation, et la fait rapporter à l'époque quaternaire. Avec ces animaux d'espèces perdues, l'on a rencontré également, M. le docteur Rattier surtout, des instruments de pierre taillée, absolument identiques à ceux des célèbres localités d'Abbeville et de Saint-Acheul ; mais ici l'homme primitif n'avait pas de silex à sa disposition, et il était obligé de choisir dans les dépôts caillouteux du pays

les roches dures capables de donner par éclats des angles vifs et coupants. Les instruments qu'il produisait ainsi ne possèdent pas la netteté de forme de ceux de Saint-Acheul, mais ils rappellent cependant leur forme d'une manière remarquable, et il n'est pas possible de douter de leur parenté très rapprochée.

Cette partie basse de la vallée de l'Aveyron se continue ainsi jusqu'à Montricoux, point où apparaissent les premiers ressauts calcaires du plateau central, aux couches fortement relevées et contre lesquelles viennent s'appuyer les strates horizontaux de la formation tertiaire ; formations qui remplissent complètement le large fossé qui sépare la chaîne des Pyrénées de la masse du plateau central. Mais, tandis qu'au nord les différents étages de l'époque tertiaire sont tous horizontaux, au sud, au pied des Pyrénées, l'étage le plus ancien, l'éocène, participe au relèvement des couches sous-jacentes, ce qui démontre que le relèvement des Pyrénées s'est effectué postérieurement à celui du plateau central.

Au point de vue pittoresque, cette plaine unie, sans arbres, manque d'intérêt ; des villages peu importants ne méritent guère d'arrêter le voyageur, et cependant, plusieurs d'entre eux ont eu naguère une importance considérable.

A *Cos*, la charrue ramène continuellement des débris gallo-romains ; ses moissons indiquent, par la maigreure de certains sillons, la place où furent les rues de la cité, plusieurs ont encore leur pavage sous le sol : derniers restes d'une station importante, *Cosa*, désignée dans l'itinéraire de Peutinger comme l'une des étapes de la voie romaine de Toulouse à Cahors. *Cosa* était célèbre par ses poteries, et les antiquaires de Montauban ont recueilli de merveilleux spécimens de poteries samiennes et un nombre considérable de poids de tisserands. *Cosa* fut anéantie par les Vandales au commencement du V^e siècle.

Ardus, petit village voisin, semble avoir hérité de cette ancienne industrie, et au siècle dernier florissait en ce lieu une fabrique de faïence dont la réputation s'étendait au loin.

Les faïences d'*Ardus* peuvent prendre place à côté de celles de *Moustiers*, et certaines pièces conservées dans la collection de M. Forestier, de Montauban, peuvent rivaliser avec les produits les plus délicats de la célèbre fabrique.

L'église d'*Ardus* possède un beau reliquaire du XII^e siècle.

Nègrepelisse montrait encore, il y a quelques trente ans, un des plus beaux châteaux de la région ; il datait de 1268. Après avoir échappé à plusieurs sièges pendant le XVI^e siècle, et aux fureurs de la Révolution,



il a été démolî par un habitant de la contrée : acte de vandalisme trop fréquent dans nos pays, mais qui a au moins pour excuse l'ignorance de leurs auteurs. Ici, tout au contraire, la Bande noire avait pour chef un représentant d'une des plus nobles familles du pays.

Un large fossé défendait le château du côté de la ville ; un ruisseau, un ravin et l'Aveyron le protégeaient sur ses autres faces. Chaque angle avait une tour ronde surmontée de guérîte et très élevée. Une porte unique ogivale, regardant la ville, était défendue à gauche par une tour carrée en saillie, et à droite par la tour d'angle ; des machicoulis la surmontaient et une herse en défendait l'accès.

La ville, ainsi commandée par le château, est une bastide du moyen-âge fondée en 1074, par les bénédictins de Moissac sur des terrains concédés par les vicomtes de Bruniquel.

Nègrepelisse fut érigée en comté par Louis XI, en faveur d'Antoine Cornai, petit-neveu du pape Jean XXII.

Plus tard, le comté passa dans la famille de Bouillon. Le maréchal de Turenne légua à cette ville une somme de 6,000 livres, pour la fondation d'un hospice. Une inscription rappelle cette fondation, et tous les ans, à l'anniversaire de la mort de l'illustre bienfaiteur, tout le personnel de l'hospice assiste à une messe solennelle célébrée en son honneur.

Pendant les guerres de religion, Nègrepelisse fut plusieurs fois témoin de combats meurtriers, et la plupart du temps les Réformés furent maîtres de la place, jusqu'au jour où Louis XIII, en juin 1622, vint mettre le siège devant la ville. Après quatre jours d'investissement, la place était emportée d'assaut ; le juge et les consuls, réfugiés dans le château, furent obligés de se rendre à discréption ; mais ils furent pendus aux créneaux, la ville livrée aux flammes, et le château seul resta debout.

Nègrepelisse ne peut montrer aujourd'hui au touriste que le clocher en briques de son église, tour octogonale surmontée d'une flèche et qui rappelle le mode de construction que nous verrons aux Jacobins de Toulouse.

A 1 kilomètre plus avant, l'Aveyron change momentanément de direction et décrit un angle aigu, au sommet duquel se trouve le château de *Bioule*, l'un des mieux conservés de la région, malgré les démolitions effectuées récemment.

Un vaste corps de logis, baigné par l'Aveyron, est percé de fenêtres ogivales accouplées et portées sur des colonnettes prismatiques ; deux tours en défendent les angles, et un chemin de ronde, qui a conservé, sous la toiture, des créneaux et des archères, se continue sur un bâtiment

plus étroit, du côté du village. Là, s'ouvre une porte avec herse et machicoulis ; elle est défendue par une tourelle en encorbellement, que surmonte un beffroi en fer forgé. Au centre, une énorme tour servait de donjon ; elle a été démolie tout dernièrement pour dégager la cour intérieure.

Au-dessus d'une construction plus ancienne qui avoisine le donjon, à une grande hauteur, existe une sorte de bourdage en terre qui a été rapidement élevé pour un siège.

Le château de Bioule a été attaqué plusieurs fois, soit par les Anglais, soit par les Réformés. Les archives du château contiennent à ce sujet un document extrêmement intéressant : c'est le récit, en langue vulgaire, des dispositions prises par Hugues de Cardailhac, seigneur de Bioule et autres lieux, pour la défense du château que menaçait le prince Noir. Ces dispositions comprenaient tous les points du château ; elles indiquaient le nombre d'hommes qui devaient occuper telle ou telle tour ; les armes dont ils devaient faire usages, catapultes et canons.

Voici, du reste, le titre de ce document précieux :

« Aycho es la ordenensa facha per qual maniera estaran las gens en las diffensas dins le castel de Biole, las quals fe mossenhor Hugues de Cardailhac et de Biole, le dimenge davan Ranspalm, l'an MCCCXLVI. »

En français :

« Ceci est l'ordonnance faite sur la manière dont les gens seront répartis dans les défenses du château de Bioule, laquelle fit monseigneur Hugues de Cardailhac et de Bioule le dimanche avant les Rameaux, l'an 1346. »

Après avoir distribué en huit défenses tout le personnel des combattants, soit 70 hommes, parmi lesquels 17 *balestiers* (arbalétriers) et 10 hommes d'armes, le règlement se termine par des recommandations spéciales sur l'artillerie et les munitions :

« Item, que el capitant de cascuna garda, bayle hom la artilharia que mestres y fara ; e aquelh se aia a prendre cnra que no anes la artilharia a perdicio. »

En français :

« Plus, qu'on donne au capitaine de chaque garde l'artillerie dont il aura besoin ; et que celui-ci ait à veiller à ce que l'artillerie n'aille point à perdition. »

Enfin, un article final donne la liste totale des engins de guerre distri-

bués à la garnison, et l'on peut voir par là combien était varié déjà l'ouillage militaire, et combien était considérable l'artillerie de Bioule.

« Soma que core en totas las defensas V balestas de torn e V torns ; e V balestas de dos pes, e V ou III aspremps ; e XVIII balestas de I pe ; e XXIII croxs ; e II balestas d'estrop ; e XXXVIII flageladas, e II espingolas, e XIII desserras, e XXII canos. »

En français :

« En somme, il faut pour toutes les défenses 5 arbalètes à tour et 5 tours ; 5 arbalètes de deux pieds et 5 haussé-pieds ; 24 arbalètes de 1 pied et 24 crocs ; 2 arbalètes à beaudrier, 38 fléaux, 2 espingoles 14 desseroirs et 22 canons. »

Les canons étaient déjà introduits, depuis quelques années, dans la défense du château de Bioule ; car il est établi, par une quittance délivrée le 6 octobre 1339, au même Hugues de Cardailhac de Bioule, que ce chevalier s'était chargé, l'année précédente, de faire faire des canons pour défendre Cambrai contre les Anglais, et que Etienne Maurel, son écuyer, avait fabriqué la poudre.

Et le seigneur de Bioule n'avait pas négligé de fondre des canons pour son propre service.

L'emplacement occupé par le village et le château de Bioule donne assez souvent des restes de constructions gallo-romaines ; mais l'on ne sait rien de certain sur son existence avant l'acte par lequel elle devenait la propriété de l'abbaye de Moissac, en 673.

Le château actuel remonte au XII^e siècle, et depuis cette époque jusqu'en 1789, il a toujours appartenu aux Cardailhac ; c'est par les femmes qu'il est arrivé à la famille de Bélissens, qui l'a possédé depuis la Révolution.

Enlevé plusieurs fois par les Anglais, Bioule tomba encore au pouvoir des Calvinistes en 1572 ; ceux-ci furent chassés par Hector de Cardailhac, et Henri de Navarre essaya vainement de s'en emparer. Ce fut la fille d'Hector de Cardailhac qui, en l'absence de son père, soutint le siège et obligea les religionnaires à reculer.

La Révolution respecta le château ; mais elle voulut rendre hommage à sa devise égalitaire en rasant les tours au niveau des toits.

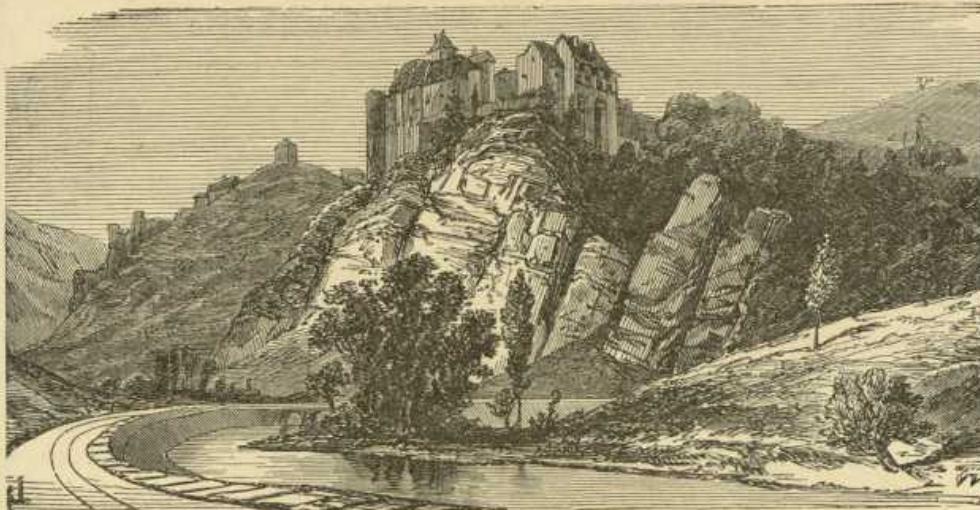
Au-delà de Bioule apparaît la limite supérieure de la plaine, et au seuil de la montagne, s'élève la vieille cité de Montrieux.

D'après un titre portant la date du 30 mars 737, Pépin-le-Bref, après avoir fait la conquête du Rouergue, se rendit à Saint-Antonin, et donna

alors à Fedancius, abbé de Saint-Antonin, le monastère de *Montricoux* et toutes les terres adjacentes.

Plus tard, le 14 mai 1181, les moines de Saint-Antonin donnèrent à leur tour Montricoux aux chevaliers du Temple, et ceux-ci, le 6 janvier 1277, distribuaient les terres aux habitants et leur accordaient une charte communale.

Cette pièce importante existe encore ; elle est précieusement conservée dans les archives du département ; mais nous ne pouvons transcrire ici les 47 articles de ce document capital pour l'histoire municipale de ces contrées. Nous ferons seulement observer qu'il semble certain que, loin d'avoir été un acte de pure générosité, de la part des chevaliers du Tem-



Château de Bruniquel.

ple, la charte de Montricoux n'était en réalité qu'un traité, un marché passé entre les habitants et les chevaliers.

L'octroi de ces libertés apporta cependant une vie nouvelle à la population. En les examinant, on retrouve, avec quelques obligations propres aux maîtrises du temple et relatives au service de la Terre sainte, les franchises communes à bon nombre d'autres chartes du XIII^e siècle. C'est ainsi que sont fixés l'indépendance pour le mariage et le droit de tester et d'entrer dans les ordres sacrés.

Il résultera de certains passages de ce même document, qu'au milieu de cette population de serfs, il existait une sorte de bourgeoisie; car l'article 12 dit que les consuls ne seront choisis que parmi les *prud'hommes*. Ce titre avait remplacé celui de *décurion*, en usage sous la domination

romaine, et s'était conservé au milieu des empiètements incessants, des abus excessifs de la féodalité.

Après la destruction de l'ordre du Temple, Montricoux fut donné par Philippe-le-Bel à Esquieu de Florian, le dénonciateur des Templiers ; mais à l'avénement de Charles-le-Bel, celui-ci fut chassé par ordre du roi, et Montricoux remis aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

En 1617, Montricoux devint la propriété du duc de Sully ; le nouveau seigneur s'empressa d'accorder aux consuls une faveur qu'ils n'avaient jamais pu obtenir jusque là, et qui les rendaient égaux à ceux de Nègrepelisse : il leur permit de porter le chaperon et la livrée consulaire mi-partie de noir et de rouge.

Montricoux a toujours été occupé par les catholiques ; à peine les premiers troubles des guerres de religion avaient-ils éclaté, que les consuls se hâtèrent de « remontrer au conseil qu'il y avait plusieurs réparations à faire en la république de ce dit Montricoux, comme de la tour de la porte appelée Saint-Anthoine, qui menaçait une bien prochaine ruine. »

Ils obtinrent une somme de 1,000 livres tournois pour tout réparer (7 septembre 1567).

Alors, comme aujourd'hui, un mur d'enceinte flanqué de trois tours rondes, défendait la ville. On y entrait par trois portes surmontées de tourelles ; elles ont été démolies il y a quelques années seulement. Auprès de la porte basse s'élevait le château des Templiers et son énorme donjon, tour carrée aux angles ornés de hautes tourelles en encorbellement.

Les vieilles murailles de Montricoux subsistent en partie et donnent à cette ancienne cité une physionomie toute particulière.

L'église a été bâtie à diverses époques ; le clocher a été élevé en 1549, par Inard de Montrosier, prieur de Montricoux ; son architecte était Armand Gournon, *mâçon* de Montauban. Ce clocher est une copie presque identique de celui dont s'enorgueillissait Nègrepelisse, la ville rivale.

A Montricoux se termine cette plaine caillouteuse dont j'ai déjà indiqué l'origine ; à peine a-t-on dépassé la gare, que de droite et de gauche apparaissent les puissantes assises calcaires du lias ; la vallée se restreint, et peu à peu, de hautes murailles enserrent la rivière, et en quelques points laissent à peine l'espace nécessaire à la voie ferrée. Sur la rive droite, une région toute particulière, celle des *causses*, montre déjà ses terres rougeâtres ; et pour le géologue, commence ici la série des gîtes si intéressants de phosphates de chaux — nous en parlerons plus loin, — et ceux des fers en grains, qui ont rendu célèbres les fer de Bruniquel.

Pendant longtemps *Bruniquel* n'était connu que par ses forges, et ce n'est que depuis l'établissement du chemin de fer que ce site merveilleux est sorti de l'oubli. *Bruniquel* est, en effet, pour le géologue, pour l'archéologue, comme pour le touriste, une localité de premier ordre; elle mérite une visite détaillée, et j'en suis certain, ceux de mes lecteurs qui voudront m'en croire, ne regretteront pas le temps qu'ils pourront consacrer à cette intéressante station.

Déjà, à Montricoux, la rive gauche de l'Aveyron se distingue par des rochers plus escarpés que ceux de la rive opposée; mais peu à peu, les pentes deviennent plus rapides, et lorsqu'on arrive en face de la grande coupure de la vallée de la Vère, de hautes murailles aux parois verticales viennent plonger dans les eaux de l'Aveyron. Aussi, malgré l'emploi d'une courbe de 300 mètres de rayon seulement, les constructeurs de la voie ont-ils été forcés de creuser un nouveau lit à la rivière et de prendre l'ancien pour établir les rails du chemin de fer.

Bruniquel est situé au confluent de la petite rivière de la Vère, et nul exemple de vallée de fracture n'est plus remarquable que celui-ci; aussi engagerai-je vivement le géologue arrêté à *Bruniquel* à se placer tout d'abord sur le pont du chemin de fer; sur la berge qui domine la rive droite, il verra les couches calcaréo-marneuses du lias inférieur s'infléchir régulièrement au nord-est et au sud-ouest, et se retournant du côté de la Vère, il reconnaîtra que la vallée est exactement dans l'axe de ce bombardement. A droite comme à gauche, les escarpements calcaires du lias moyen et du lias supérieur portent, pour ainsi dire, les traces d'arrachement, de brisure, cause première de la vallée.

Mais un fait plus important peut-être, et qui mérite toute attention, est encore à étudier en ce point, dans le bas du petit bassin de *Bruniquel*, je veux parler des grottes et des abris de l'âge du renne.

Ces stations, fouillées par divers explorateurs et notamment par M. Brun, directeur du Musée d'histoire naturelle de Montauban, ont fourni un nombre considérable d'objets de cet âge primitif.

La grotte des forges, située sur la rive droite, en face même des usines, a été signalée tout d'abord par M. de Boucheparm; mais ce savant géologue méconnut complètement l'importance des dépôts qu'elle contenait. Plus tard, M. l'abbé Nonnargues, curé de *Bruniquel*, nous montra dans ses collections une pointe de flèche en bois de renne et des dents de cette espèce; une première exploration nous fit aussitôt reconnaître une station de l'âge du renne, identique à celle que mon savant maître, M. Lartet, venait de fouiller dans le Périgord.

D'un autre côté, M. le curé Nonnastorgues avait découvert de nouveaux gisements au-dessous du château, et, avec un désintérêt digne d'éloges, en offrit l'exploitation à M. Brun. Ce patient et consciencieux observateur fit exécuter des fouilles minutieuses et parvint à réunir une série importante d'ossements et d'objets travaillés ; ils figurent tous dans le Musée de Montauban.

Bruniquel était donc habité déjà du temps de l'homme préhistorique, et par l'abondance des débris accumulés en ces diverses stations, l'on peut dire que le pays nourrissait alors des quantités innombrables de rennes ; mais, à côté de cette espèce, reléguée maintenant dans l'extrême nord, vivaient aussi l'aurochs, le cheval, le saïga, l'isard, et certainement le mammouth.

A côté de toutes ces espèces herbivores, venaient aussi de grands carnassiers : le lion, l'hyène, l'ours des cavernes, le loup et le renard. Enfin l'Aveyron fournissait de nombreux poissons.

Mais, avec quelles armes l'homme primitif pouvait-il attaquer tous ces animaux ? Avec des flèches armées de pointes de silex ou de bois de renne, patiemment travaillées et finement ornementées quelquefois.

Les flèches barbelées portent souvent sur leur pointe des rainures, sans doute destinées à contenir du poison ; mais, de quelle patience ne fallait-il pas user pour fabriquer de telles armes en ayant pour unique outil un éclat de silex ?

Les couteaux, les grattoirs, les pointes de silex étaient abondantes à Bruniquel ; mais les deux outils les plus étonnantes sont les scies en silex et les aiguilles en os. M. Brun a rencontré des aiguilles de toutes tailles, depuis celles qui mesurent 10 centimètres de longueur jusqu'à celles qui, longues de 3 centimètres, ne comptent que 1 à 2 millimètres d'épaisseur, et cependant, elles portent un trou aussi nettement formé que ceux que produisent de nos jours les machines les plus perfectionnées.

Une remarque importante que je ne dois pas omettre est celle-ci : l'on n'a pas trouvé de poteries ni de pierres à moudre dans les gisements de Bruniquel ; la population était donc uniquement adonnée à la chasse, elle se nourrissait exclusivement de la chair des animaux qu'elle savait atteindre, et sans nul doute, elle ne cultivait pas les céréales ; car tout indique qu'elle ne possédait aucun instrument propre à broyer les grains. Plus tard, une nouvelle population succédait aux chasseurs de rennes ; elle ignorait encore l'usage des métaux, mais elle avait de nombreux troupeaux et elle savait broyer les grains : c'était l'âge des pasteurs de la pierre polie.

Bruniquel n'est pas seulement intéressante par sa position géologique et par ses grottes ; la vieille cité, le château ont aussi leurs curiosités à montrer au touriste.

Si l'on veut bien croire la tradition, c'est à la reine Brunehaut qu'il faudrait attribuer la fondation de Bruniquel : *castrum brunichildis*, *Brunikeldis*. Le donjon seul pourrait remonter à une date aussi reculée ; mais il est plus précieux par le souvenir qui s'attache à son nom que par l'art : c'est une tour carrée, massive, qui a ceci de particulier qu'elle est complètement isolée et sans nul contrefort. Dans le bas, une salle voûtée n'avait qu'une ouverture pratiquée à la voûte, et l'étage supérieur devait communiquer aux bâtiments voisins par des galeries volantes ; les murs avaient près de 3 mètres d'épaisseur.

Les autres parties du château datent du XIII^e et du XVI^e siècles.

Mais ce que présente de plus intéressant le château de Bruniquel est sa position sur l'extrême bord du plateau rocheux qui surplombe l'Aveyron ; aussi ne faut-il pas manquer de visiter les trois galeries établies dans les différents corps du château. Au pied même de la falaise, coule l'Aveyron, aux eaux limpides comme celles d'un torrent des Pyrénées, ou tout au contraire rouge de sang, lorsque les pluies ont délayé dans la petite rivière de Viaur les argiles rouges de la contrée. En aval comme en amont, la rivière disparaît bientôt derrière les murailles rocheuses au milieu desquelles elle doit se frayer un passage, tandis qu'en face du château viennent mourir les dernières pentes des causses, que nous avons déjà aperçues à Montricoux. A droite, enfin, une énorme coupure, aux lèvres abruptes, livre passage à la petite rivière de la Vère.

Il est facile de visiter le château de Bruniquel, et l'on trouve le gardien toujours prêt à guider les touristes. On entre dans la première cour par une brèche qui remplace l'ancienne porte que surmontait une tour ; celle-ci a été démolie au siècle dernier, à ce que nous assurait M. d'Ouvrier, pour laisser pénétrer le carrosse de M^{me} de Maillebois.

Le château de Bruniquel appartient au général d'Ouvrier de Bruniquel, et ici, comme à Nègrepelisse, à Montricoux, à Penne, la Révolution n'a pas interrompu la possession séculaire des anciennes familles.

Une galerie, surtout, mérite la visite du touriste, car, du rocher en encorbellement qui la supporte, l'on a une vue superbe sur la vallée de l'Aveyron. A l'une de ses extrémités, un écusson porte cette devise : *rien sans Penne*, devise à double sens et qui témoigne de l'ardent désir qu'avaient les anciens seigneurs de Bruniquel d'adjoindre à leur domaine cette autre superbe position stratégique qui les faisait maîtres de la contrée.

Bruniquel possède encore une partie de son mur d'enceinte, un beffroi sans grand caractère, et plusieurs maisons intéressantes de diverses époques.

Pendant les guerres de religion, Bruniquel eut à supporter de nombreuses attaques : ainsi, après le siège de Montauban, les Réformés se présentèrent devant la ville et l'enlevèrent presque sans coup férir ; mais alors, la garnison se retira dans le château, et ce qui était fortement défendu du côté du nord, grâce à la falaise abrupte qui descend jusqu'à la rivière.

Les assiégeants se contentèrent donc de faire le blocus de la citadelle, espérant que la garnison manquerait bientôt de vivres et se rendrait à discrétion. Mais les paysans du causse voisin franchissaient l'Aveyron et apportaient au pied de l'escarpement des vivres et des munitions que les assiégés amenaient à eux au moyen de cordes. Ces secours permirent au duc de Vendôme d'arriver au secours des assiégés et de déloger les troupes montalbanaises.

Au-delà de Bruniquel, la vallée devient plus abrupte, et c'est à peine si, en certains points, l'Aveyron a laissé une place suffisante à la voie ferrée.

Sur la rive droite, des escarpements de calcaires dolomitiques, aux formes fantastiques, simulent de loin des tours, des remparts ; à la Madeleine, des grottes montrent leurs ouvertures à quelques mètres au-dessus de l'Aveyron : elles renfermaient également quelques restes de l'âge des chasseurs de renne ; maintenant elles servent de retraite à un énorme hibou, le grand-duc.

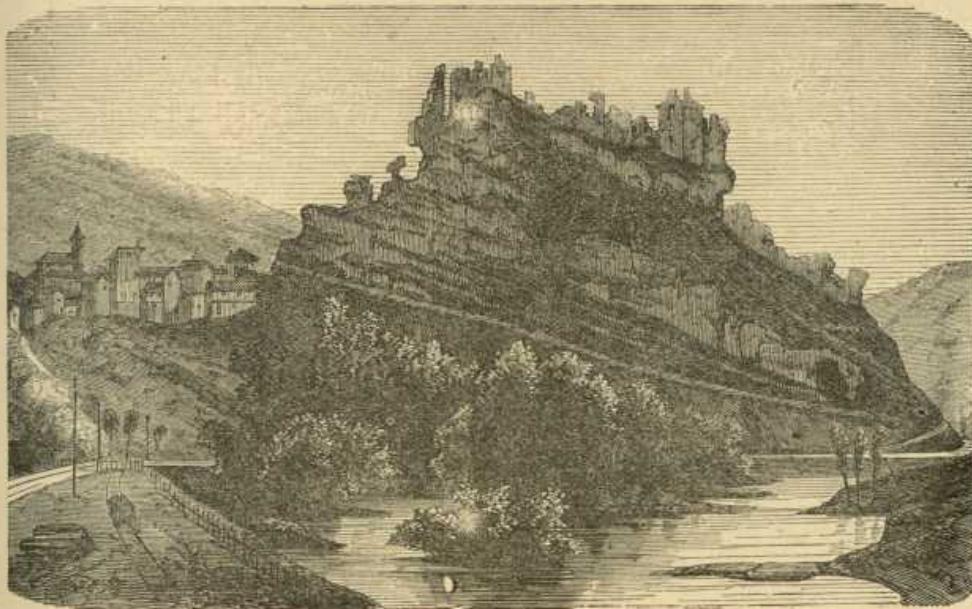
Enfin, ce long défilé s'ouvre de nouveau, les rochers de la rive droite s'éloignent des bords de la rivière, pour former un cirque assez vaste au milieu duquel s'élève le rocher qui porte le château de Penne.

Le village de *Penne*, — son nom l'indique, *penna*, et ses armoiries parlantes le rappellent, — est placé comme une flèche sur l'éperon rocheux que surmonte le château. De cette puissante forteresse, il ne reste plus que des ruines ; mais leur position hardie, leurs vieilles et massives murailles conservent encore un air de leur puissance passée.

Le château de Penne était en effet une position imprenable ; d'un côté un escarpement vertical, et d'une élévation considérable, mettait à l'abri de toute attaque ; d'un autre côté, des pentes assez abruptes étaient défendues par une triple enceinte de solides murailles. Il reste encore une partie notable de ces fortifications, et la pioche des démolisseurs n'a pu réussir à entamer les deux énormes tours qui défendent l'entrée principale.

L'entrée du château était précédée, en effet, d'une place d'armes, avec une salle à l'extrémité ; d'une cour en préau, entourée d'un mur crénelé dont il ne reste aujourd'hui que des traces, mais qui portait encore naguère son chemin de ronde.

Les constructions du château sont très irrégulières ; mais un plan savamment conçu présida à son exécution ; malheureusement, aujourd'hui, elles sont réduites à l'état de ruines : les murs sont démolis en grande partie ; les pierres taillées des portes et des fenêtres ont été arrachées, et leurs débris, amoncelés aux pieds des murs, ont recouvert presque en entier le rez-de-chaussée du château.



Château de Penne.

A l'extrémité, contre les murs, on voit une série d'arcades à plein cintre, alternant avec des arcades en tiers-point, et des meurtrières de deux mètres de long et étroites, régulièrement espacées.

La porte d'entrée est la partie la mieux conservée, et par suite, très intéressante à étudier, à cause de ses moyens de défense. Elle se trouve dans un passage de deux mètres de large, cintré en arc surbaissé, ménagé entre deux tours, dont l'une est à éperon et l'autre circulaire. En avant du passage est d'abord la herse, retenue par un mur à arc en ogive, puis après quelques mètres, la porte proprement dite, à cintre aussi ogival,

et qui était défendue, indépendamment de la herse, par un trou en machicoulis carré, percé dans la voûte du couloir.

Un escalier, pratiqué dans l'épaisseur du mur, permettait, de l'enceinte du château, d'arriver à ce machicoulis et aux amarrres de la herse ; le tout est encore parfaitement conservé.

La tour à éperon a, dans le bas, une salle carrée, voûtée en berceau, et sans autre ouverture qu'un trou pratiqué à la voûte.

L'autre tour, au rez-de-chaussée, a une salle circulaire, voûtée en cul de four, et trois meurtrières ; un couloir menait à cette salle et à une autre rectangulaire qui lui était antérieure et qui, par un autre conduit, permettait de défendre la porte, comme les meurtrières de la première salle défendaient la herse. Au premier, cette tour a une salle très irrégulière, qui était reliée à un escalier tournant dans la seconde tour, conduisant autrefois à des étages aujourd'hui démolis. La porte et les premiers ouvrages pris, les assiégés pouvaient se retirer dans une seconde enceinte où était le donjon, aujourd'hui détruit.

Dès le XI^e siècle, les seigneurs de Penne comptaient parmi les plus puissants. Possédé plus tard par les comtes de Toulouse, Penne reçut les archives de cette puissante famille. De nos jours, ces restes imposants appartiennent au général d'Ouvrier de Bruniquel.

Les habitants du pays peuplent ces ruines de revenants, et l'une des légendes que se plaisent à raconter les *anciens* a fait le sujet d'un roman bien connu dans le Midi : *La chambre du bâtarde*, d'Émile Vaisse. Voici en quelques mots cette légende : « Le dernier des sires de Penne mourut après une lutte terrible, dans laquelle il vengea d'avance son trépas, en plongeant le fer dans la poitrine de son rival, le sire de Bruniquel. La lutte fut tellement acharnée, les deux adversaires se seraient de si près, qu'on trouva le lendemain dans l'Aveyron leurs cadavres étroitement liés l'un à l'autre dans une étreinte suprême. »

Un souvenir plus ancien et plus véridique s'attache encore à ces ruines : au XIII^e siècle, Adelays de Penne fut chantée par Raymond de Jourdain, vicomte de Saint-Antonin, tout à la fois illustre troubadour et vaillant guerrier. Jourdain était courageux, courtois et généreux, aimable troubadour ; aussi la dame de Penne se montra-t-elle sensible aux sentiments du noble chevalier.

Suivant la légende, « il arriva que le vicomte s'en fut une fois, couvert de son armure, et assista à une grande bataille, où il fut grièvement blessé. Il fut dit par ses ennemis qu'il était mort, et la grande douleur qu'en ressentit la dame de Penne l'engagea à s'installer et à entrer dans

l'ordre des *Eretges*, et ainsi que Dieu le voulut, le vicomte guérit de sa blessure et se rétablit, et personne ne voulut lui dire ce qu'elle avait fait. Cependant, lorsqu'il fut bien remis, il vint à Saint-Antonin, et alors on lui raconta ce qui était arrivé à la dame, à cause de la douleur qu'elle avait éprouvée quand elle avait entendu dire qu'il était mort. Cela lui fit perdre toute joie, rire et allégresse. Il ne recouvrera que plaintes, pleurs et émois ; il ne chevaucha plus et ne fréquenta plus les bonnes gens. Il demeura ainsi plus d'une année, chose qui attrista beaucoup toutes les personnes honorables de ces contrées.

» Alors, Madame Élise de Montfort, en qui étaient jeunesse, courtoisie et beauté, le manda avec de très avenantes prières que, pour l'amour d'elle, il devait se réjouir, lui disant : Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie, et je vous prie et vous demande merci que vous veniez me voir.

» Quand le vicomte eut entendu les honorables plaisirs que la dame lui envoyait (*las honrats plazers que lui manduva*), il sentit dans son cœur une grande douceur, et il commença à se réjouir, à s'égayer et à rechercher la compagnie des bonnes gens. Il se vêtit honorablement, ainsi que ses compagnons, et vint trouver Madame de Montfort : elle le reçut avec un grand plaisir et un grand honneur, et il fut réjoui de l'honneur et du plaisir qu'elle lui fit et de ce qu'elle lui dit. »

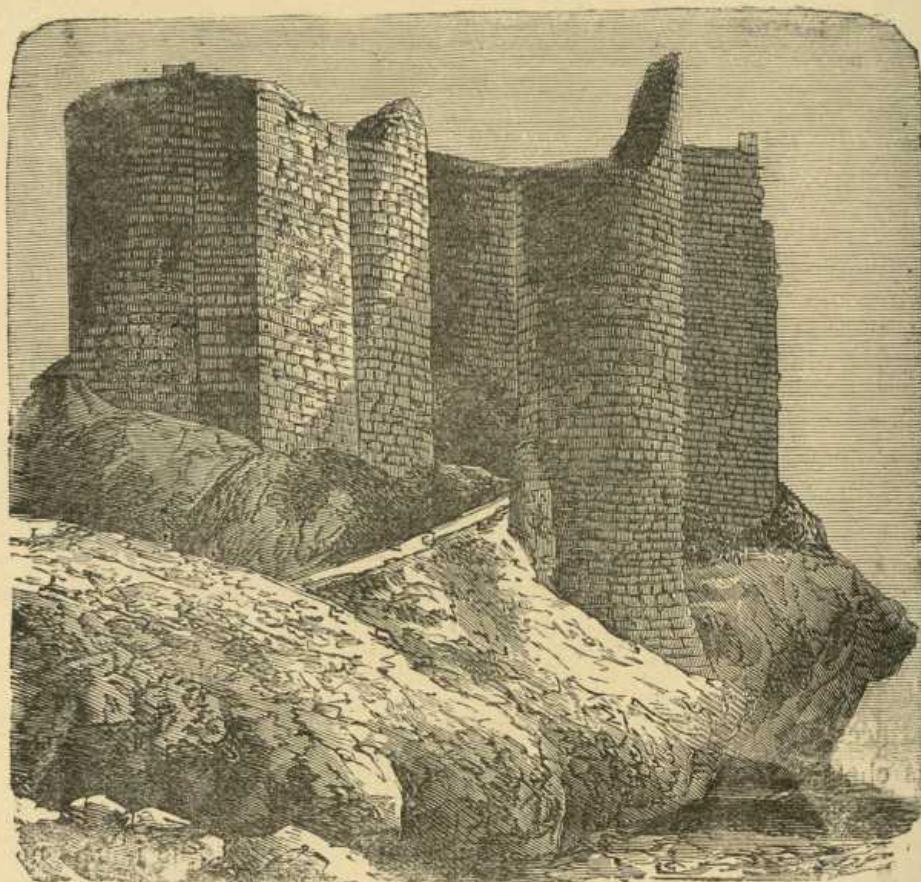
Jourdain montra tant d'esprit, tant de grâce, qu'Elise lui donna son anneau : « *e il det l'anel de son det per fermenta et per segurtat.* »

Le village de Penne conserve encore l'aspect de nos anciennes villes fortifiées, où le peu d'espace laissé entre les murs d'enceinte obligeait à des chefs-d'œuvre d'entassement et d'équilibre, les architectes d'autrefois : aussi en parcourant la longue rue qui descend sur le flanc de la montagne, l'artiste trouvera mille sujets d'études, sans que jamais nulle construction moderne ne vienne déparer cet amas pittoresque de vieilles maisons, tantôt en pans de bois, tantôt en matériaux bizarres et par leurs formes et par leurs couleurs.

Pour le géologue, Penne est également une localité intéressante, et le vallon de Saint-Vergondin donnera toujours une abondante récolte de fossiles du lias. Enfin, trois grottes reçoivent ordinairement la visite des touristes arrêtés à Penne.

Aussitôt après le vallon de Saint-Vergondin, la vallée se resserre de nouveau ; deux murailles souvent verticales emprisonnent la rivière jusqu'à Casals. Toute cette partie de la vallée mérite une visite détaillée ; et je ne saurais trop recommander la descente en bateau de Cazals à

Penne, ou tout au moins la traversée à pied, par la rive droite, de Penne à Cazals. Les rochers prennent ici des couleurs merveilleuses, les bords de la rivière sont ombragés d'arbres vigoureux, tandis que les anfractuosités de la montagne donnent abri à des touffes de buis ou de genévriers.



Porte de Penne.

Le roc de Biousac est tout particulièrement remarquable : c'est une immense muraille absolument verticale de plus de 150 mètres de haut, qui se prolonge sur une longueur de plus de 500 mètres ; plusieurs fois, affirment les chasseurs du pays, lièvres et meutes lancés sur le causse supérieur se sont précipités du haut de cette falaise pour venir se briser sur les rochers au milieu desquels coule l'Aveyron.

L'établissement de la voie ferrée a été difficile et coûteux dans toute cette région, mais l'ingénieur habile, M. Krantz qui a dirigé ces travaux,

a surmonté merveilleusement toutes les difficultés : la voie n'a pas éprouvé la moindre avarie depuis son établissement, et les courbes, les pentes ont été si bien ménagées qu'il n'est pas encore arrivé d'accident sur cette ligne.

De même qu'à Penne, la vallée s'élargit de nouveau, mais dans des proportions plus considérables pour donner place au village de *Cazals*. A hauteur du village, la montagne est coupée par la vallée sauvage de *Combe longue*, où le géologue aura à visiter un gisement peu important, il est vrai, mais parfaitement caractérisé de fer pisolithique. Plus loin, la voie s'engage dans un tunnel courbe percé au-dessous du hameau de *Brousse*.

A la sortie du souterrain, le voyageur s'engage dans un défilé pittoresque qui le conduit jusque dans les rochers de Bonne. Mais avant d'atteindre ce point, il convient de signaler les traces d'un pont jeté par les Romains dans un point où l'Aveyron mesure à peine quelques mètres de large, et où les deux berges sont formées par des parois rocheuses verticales.

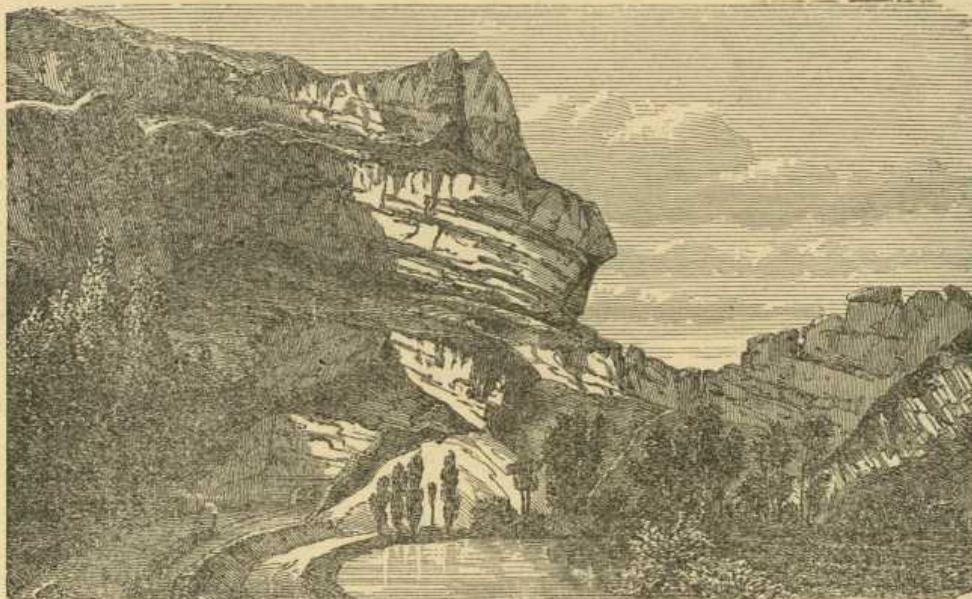
De chaque côté, il est facile de voir les mortaises dans lesquelles étaient fixées les pièces de bois qui supportaient le tablier du pont : celui-ci devait sans doute servir à faire communiquer deux camps établis sur les Causses qui dominent les deux rives. D'après plusieurs antiquaires, le site de Bonne, que commande ces deux camps, correspondrait à l'*Uxello-dunum*.

En effet, Bonne consiste essentiellement en un éperon rocheux, long de 600 mètres environ, à parois absolument verticales en amont, d'une déclivité excessive en aval, et que contourne la rivière. Des ruines à peine élevées au-dessus du sol, couvrent une partie de cette presqu'île, enfin une fontaine coule au pied de l'escarpement ; toutes circonstances qui correspondent parfaitement à la description de César. S'il est vrai que cette question ait été résolue, et que l'*Uxellodunum* des Commentaires ait été définitivement retrouvé dans le Lot, il n'en est pas moins vrai que Bonne mériterait une étude attentive. Au moyen-âge, un château-fort avait succédé à l'oppidum des Gaulois ; mais sa destruction doit remonter à une date fort ancienne.

Au-dessus de cette sorte de presqu'île, un énorme rocher à peine large de quelques 10 mètres, domine à une grande élévation la gorge étroite où serpente l'Aveyron ; de nombreuses grottes sont creusées dans ses flancs, et l'une d'elles vient déboucher sur le plateau supérieur. Aussi les habi-

tants du pays se donnent-ils souvent le malin plaisir de conduire les visiteurs dans ce site pittoresque en les faisant monter tout d'abord sur le Causse, — plateau aride et caillouteux où des chênes rabougris relient leurs tiges contournées à quelques gènevriers ; — tout d'un coup, une ouverture béante donne entrée à un long couloir qui s'enfonce obliquement dans le sol, mais après une centaine de mètres parcourus dans une demi-obscurité, la voûte s'élève, et le promeneur se trouve transporté au milieu d'une profonde vallée, couverte de verdure et encadrée de rochers aux mille couleurs.

En face, sur la rive gauche, une longue muraille semble barrer la route



Tunnel de Bonne.

à la rivière, elle se jette avec impétuosité contre cet obstacle, mais arrivée au pied de la montagne, elle décrit un coude aigu et semble revenir sur ses pas ; c'est le quartier des *Sanctos-Festos*, corruption de *Sanctus-Festus*, gouverneur Romain de *noble val*, aujourd'hui Saint-Antonin, si nous en croyons la tradition.

Au-delà du site de Bonne la vallée s'élargit peu à peu, sur la rive gauche, une haute muraille de rochers blancs forme un escarpement long de plusieurs kilomètres, tandis que sur la rive gauche, les pentes deviennent de moins en moins raides, et bientôt une nouvelle vallée, celle de la Bonnette, vient déboucher dans la vallée principale.

Saint-Antonin est placée au confluent de la Bonnette et de l'Aveyron ; c'est ici un des points les plus importants de toute la région ; au point de vue historique, *Saint-Antonin* peut montrer dans ses riches archives, les documents les plus précieux et les plus anciens ; pour le géologue, c'est de ce point que doit partir l'exploration des dépôts de phosphates de chaux découverts il y a une dizaine d'années. Enfin pour le touriste, *Saint-Antonin* est le point central d'une foule d'excursions ; et chose assez importante, un excellent hôtel permet de trouver un gîte fort convenable, ainsi que chevaux et voitures.

Nous aurions un long chapitre à écrire sur *Saint-Antonin*, si nous voulions faire connaître l'histoire mouvementée de cette vieille cité ; et nous aurions trouvé là un merveilleux exemple de cette lutte continue des petits bourgeois contre les seigneurs tout d'abord, contre l'autorité royale plus tard.

Mais cette étude nous entraînerait beaucoup plus loin que ne le comporte le cadre de cet ouvrage ; aussi serons-nous forcés de nous contenter de citer quelques faits seulement.

De nombreux débris Romains indiquent que *Saint-Antonin* existait déjà à cette époque et avait même une certaine importance ; la tradition a conservé le nom de Festus, comme nous l'avons déjà dit. Voici d'après un ancien auteur, Bertrandi, les gestes des Tolosains et d'autres nations de l'environ, l'origine de *Saint-Antonin* : « *Saint-Antonin*, fils de Frezelay, roi de Pamiers, après avoir passé 18 ans dans un ermitage, suivit le roi Pépin, lequel s'en allait à Rome..... Et après s'en vint à Valle-Noble qu'on appelle de présent *Saint-Antonin*, laquelle est de Tolose à 22 milliards. Et là trouva Festus, lequel était prince du pays, qui sacrifiait aux idoles... mais le convertit à la foi et lui donna le baptême.

» Puis après il demanda au dit Festus, lieu en sa terre pour y demeurer et faire son oratoire, lequel le lui octroya ». Mais *Saint-Antonin* abandonnant son oratoire de Noble-Val, parcourait les contrées voisines pour convertir les infidèles ; la chronique rapporte mille incidents de sa vie à Toulouse.

« Théodoric le fit jeter du haut du Capitole en bas, mais les anges du ciel le reçoivent dans leurs mains et le portent doucement jusques en bas sans aucune grêvance. » A Pamiers, *Saint-Antonin* fut martyrisé par Metopius : « et le roi commanda qu'on le menât à un fleuve près de Pamiers pour y être décapité : Efrasia nièce de Metopius fit jeter dans l'eau son corps. Mais par divin miracle l'eau du fleuve interrompit son

cours et prit une autre voie devers Pamiers, avec si grande impétuosité, que, à bien peu, ne ria par terre la montagne avec le château. »

Mais ce n'est là qu'une pieuse légende, et sans grande véracité historique. Ce qu'il y a de certain, c'est que Pépin-le-Bref trouva à Saint-Antonin, un monastère déjà florissant, auquel il fit de nombreuses libéralités, comme nous l'avons déjà dit à propos de Montricoux.

Mais allant plus avant, les archives de Saint-Antonin ne possèdent aucun titre remontant à une date aussi éloignée, et ce n'est qu'au XI^e siècle que commencent les documents écrits de ce riche dépôt. Dès l'an 1083, Isarn et son frère Frotard possédaient la vicomté de Saint-Antonin. En 1136, les habitants obtinrent ou plutôt achetèrent des descendants de Frotard, une charte communale qui établissait une véritable *république*, — le mot est continuellement employé dans les actes du moyen-âge, — gouvernée par des consuls. Enfin, en 1249, Bernard Hugues céda au roi Saint-Louis tous les droits qu'il pouvait avoir sur Saint-Antonin ; une copie authentique de l'acte retenu par Arnaud, notaire royal, existe dans les archives de la ville.

Mais cet acte n'était qu'une pure formalité exigée par les consuls, afin d'éviter toute contestation, car déjà en avril 1222, Gui de Montfort, frère de Simon, avait cédé la ville à Saint-Louis. Il existe encore aux archives, l'original des lettres octroyées par Saint-Louis, et dans lesquelles il prend Saint-Antonin sous sa protection, confirme ses coutumes et lui donne l'assurance qu'elle ne sera jamais mise hors de ses mains ni de ses héritiers.

Les anciennes coutumes de Saint-Antonin forment également deux volumes en langue vulgaire sur parchemin : Plus libérales que celles de Montricoux, elles furent le point de départ de continues contestations avec le représentant du roi, mais les consuls de la ville, sévères et vigilants conservateurs des libertés de leurs concitoyens, n'abandonnèrent jamais la moindre parcelle de leurs droits, et il faut bien en convenir, cette fière attitude fut couronnée de succès, car jamais l'autorité royale ne parvint à entamer les priviléges de la ville.

Saint-Antonin tomba plusieurs fois sous le joug des Anglais ; mais non sans protestations : ainsi en 1260 le sénéchal du roi d'Angleterre voulait s'emparer du territoire de Saint-Antonin comme dépendant du diocèse de Cahors sur lequel Saint-Louis avait cédé tous ses droits au roi d'Angleterre. Mais les consuls de Saint-Antonin firent opposition, en prétendant que le roi par ses lettres (que nous avons citées), s'était interdit à tout jamais de disposer en faveur d'un tiers du territoire de Saint-

Antonin. Mais les Anglais ne trouvèrent pas toujours tant de difficultés, et en 1351, les consuls devaient demander au roi des lettres d'amnistie. Si l'on en croit la tradition, la résistance fut certain jour à peine organisée ; les Anglais se présentèrent devant la ville, et leur troupe était composée de si beaux cavaliers que les femmes de Saint-Antonin leur ouvrirent les portes de la ville.

Pendant les guerres de religion, Saint-Antonin fut trop souvent l'occasion de combats sanglants ; elle fut pillée et saccagée une première fois par Simon de Montfort en 1212, lors de la guerre des Albigeois. Sous la réforme, les chanoines furent obligés de se réfugier à Caylux ; en 1568, les reliques de Saint-Antonin furent arrachées de leur chasse et brûlées sur la place publique.

Enfin en 1622, Louis XIII mit le siège devant la ville et s'en empara : cette même année, un arrêt de la couronne décide qu'il y aura trois consuls catholiques et trois consuls huguenots.

La ville conserve dans une grande partie de son étendue, l'aspect d'une cité du moyen âge ; un certain nombre de maisons n'ont pas encore abandonné leur livrée d'autrefois, et l'archéologue trouvera à faire une riche moisson de motifs d'ornementations de toutes les époques qui précédèrent la renaissance. Mais l'Hôtel-de-ville, le *monument*, ainsi que l'appellent les habitants, mérite une visite toute particulière. C'est en effet un spécimen complet de ces maisons communales du moyenâge, si rarement respectées par l'autorité royale.

L'Hôtel-de-ville de Saint-Antonin est classé parmi les monuments historiques, et notre habile architecte, M. Viollet le Duc, en a dirigé la restauration.

« La construction de tout le monument est traitée avec soin, faite de pierre très dure du pays ; la sculpture est d'une finesse et d'une pureté remarquables ; tous les profils sont d'un excellent style et taillés en perfection. Des cuvettes émaillées, incrustées dans la pierre, ornaient certaines parties de la façade.

« Sur l'un des deux piliers qui coupent la claire-voie en 3 travées, on remarque la statue d'un personnage couronné, tenant un livre de la main droite, et de la gauche un long sceptre terminé par un oiseau ; sur l'autre, un groupe d'Adam et d'Eve tentés par le serpent. Ces figures en ronde bosse, petite nature, sont d'un beau caractère et sculptées avec une extrême délicatesse de détails. »

D'après certains actes que j'ai eu l'occasion de consulter dans les archives de la ville ; la tour existait déjà en 1269, et à cette même date

les consuls achetaient les maisons voisines sur lesquelles devait être édifié l'Hôtel-de-ville.

Au-bas de l'édifice, une série d'arcades donnait accès dans une sorte de halle ; au premier étage, deux salles divisaient le bâtiment. L'une, la salle de la *Tournelle*, contenait les archives ; c'est là que se retiraient les consuls pendant l'élection de leurs successeurs.

La grande salle, ou salle royale, éclairée par une longue baie vitrée, à nombreuses colonnettes, servait de salle de réunion au conseil : c'est là que les consuls sortants recevaient le serment, le jour de la Toussaint, des nouveaux consuls. C'est là enfin que le délégué du roi, à genoux, sans chapeau, prêtait serment sur le *te egitur* et sur la croix, de conserver les priviléges des consuls et habitants de Saint-Antonin.

On le voit, nos pères supportaient avec peine l'autorité royale ; ils aimait à être maîtres chez eux, et souvent ils ont joui d'une liberté étonnante, mais qu'ils savaient toujours allier avec le respect du souverain.

A Saint-Antonin, une véritable démocratie était organisée jusque dans ses moindres détails ; les archives fourmillent de documents à ce sujet.

Les *consuls* n'étaient pas maîtres absous ; le peuple, représenté par son syndic, contrôlait leurs actes ; aussi le syndic défend les droits du peuple, *manants* et *habitants* de Saint-Antonin, et plaide devant le Parlement de Toulouse.

Il existait encore un *boursier* élu lui aussi et qui « aura l'administration de la bourse, sans qu'aucune autre personne puisse s'en mêler. »

Enfin, au-dessus de ces différents représentants du pouvoir exécutif, venait le conseil, composé de quarante conseillers au-dessus des consuls et du syndic.

N'y a-t-il pas là une organisation absolument complète, et semblable à celle qui nous régit actuellement ; aussi, à maintes reprises est-il question, dans les actes et pièces officielles contenues dans les archives, de l'expression de *république*.

Ces vieilles traditions n'ont jamais disparu complètement, et l'on peut dire que les habitants de Saint-Antonin ont de tout temps conservé cet esprit d'indépendance, en même temps qu'un singulier attachement à leur pays.

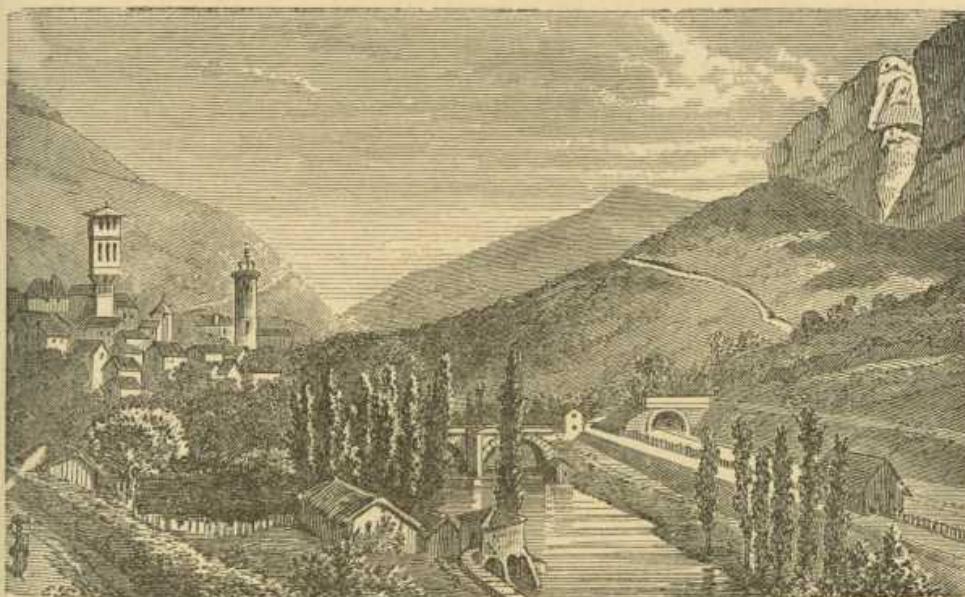
Mais aussi se sont conservées les vieilles rivalités, et de nos jours encore Saint-Antonin et Caylux sont en guerre ouverte.

A ce propos, il convient de rappeler l'histoire de la *couleuvrine* conservée à l'Hôtel-de-Ville.

Ce petit canon en bronze mesure un mètre de long ; il porte gravé près

de la lumière une couronne royale et un M. Nous avons inutilement cherché dans les archives quelle pouvait être son origine. Cependant, tous les habitants de Saint-Antonin savent la chanson de la *couleuvrine*; celle-ci relate d'une manière assez obscure, il est vrai, le vol de la couleuvrine par les habitants de Caylux et sa restitution. Encore aujourd'hui, la légende de la couleuvrine est le chant populaire de Saint-Antonin, et dans les grandes circonstances, elle est chantée avec un entrain sans pareil.

Il ne reste plus rien de l'enceinte fortifiée; murailles, portes et tours ont fait place à un large boulevard qui fait le tour de la ville.



Saint-Antonin.

Le pont jeté sur l'Aveyron était, il y a peu de temps encore, un spécimen très complet des ponts du moyen-âge; sa construction remonte à 1551, l'ancien pont ayant été emporté par une inondation en 1553.

Les réparations récemment faites, ont modifié quelque peu la physionomie originale de cette construction; l'arche principale a été abaissée, les garde-fous enlevés et remplacés par des trottoirs en saillie.

Vaour est situé à quelques kilomètres de Saint-Antonin, et une excellente route y conduit.

La haute muraille du Roc d'Anglars forme l'extrême bord d'un plateau calcaire qui va s'appuyer sur le massif gréseux de Vaour. Une rampe

habilement ménagée, longe le flanc de la montagne et permet d'en gagner facilement le sommet. Des genévrier rabougris, quelques bouquets de buis, et, de loin en loin, de maigres tiges de chênes couvrent à peine le sol nu; cependant, ces terrains peuvent donner quelques revenus; ils sont éminemment favorables à la culture des truffes, et les essais tentés en différents points ont pleinement réussi.

A mesure qu'on avance, l'aridité du sol diminue, et des champs cultivés arrivent peu à peu à remplacer les terres en friche, les *fraux* du roc d'Anglars.

Au point culminant de ce vaste plateau, la route se bifurque: l'une conduit à Vaour, l'autre descend à Cordes; un dolmen s'élève en ce lieu et lui donne son nom: *Peyrelevade*. Nous sommes, en effet, de nouveau dans la région des dolmens, et tous les causses, tous les faux possèdent quelques monuments de ce genre.

Ici, comme dans le Lot, les dolmens sont des sépultures, et contiennent des objets de l'âge de pierre semblables à ceux que nous avons déjà signalés.

A peu de distance de Peyrelevade se dresse le château de Vaour, ancienne commanderie des Templiers. Il reste peu de choses de cette ancienne forteresse, mais le donjon constitue encore un excellent observatoire; il domine tout le plateau et permet de se rendre exactement compte de la configuration du pays.

Un vaste plateau entoure Vaour de toutes parts; au nord l'horizon se trouve limité par le massif montagneux du Cantal; à l'ouest, une ligne blanche marque les coteaux calcaires du Lot, tandis qu'au Sud la chaîne entière des Pyrénées déroule ses crêtes déchirées et ses neiges étincelantes.

Avec un peu d'attention, cette plaine du Causse laisse apercevoir une profonde fissure qui la coupe en son entier du Nord-Est au Sud-Ouest; c'est la fracture de l'Aveyron.

La faille puissante qui a produit cette brisure n'a pas amené de ces accidents de ploielements, de renversements de couches, que le géologue rencontre à chaque pas dans les Pyrénées; les soulèvements ont eu lieu par grandes masses, et ont produit ces plateaux exhaussés des *Causses*.

En certains points, l'on peut cependant constater une inclinaison assez prononcée des couches, et Dufrenoy a cité comme exemple de ce mode de formation la coupe naturelle de Vaour à Penne: c'est précisément celle que l'on a sous les yeux du haut du donjon de Vaour.

Un peu à l'est, un vaste bassin est occupé par une des rares forêts de la région: la *Grésigne*, qui mesure quarante kilomètres carrés. Vue du lieu

dit de *Hautes-Serres*, à un kilomètre en avant de Vaour, elle offre un coup d'œil remarquable, surtout lorsque, par une belle matinée, la chaîne des Pyrénées apparaît dans le fond du tableau.

Là d'une part, l'œil domine sur toute la forêt qui, circonvenue de côtés et comme isolée dans son entier, semble remplir le vide d'une vaste coupe naturelle. L'aspect de son sol rouge, ses accidents de terrain ménagés, et les ondulations de ses branches mouvantes, fournissent le contraste le plus favorable pour rendre frappante la nudité et la rudesse des entailles calcaires que l'on peut voir en tournant vers le Nord.

A Saint-Antonin, le petit ruisseau de la Bonnette vient se jeter dans l'Aveyron, et nous allons remonter cette fraîche et riante vallée pour visiter *Caylux* et revenir par la vallée de *Sèze* sur l'Aveyron, à quelques kilomètres en amont de Saint-Antonin.

VALLÉE DE LA BONNETTE

Rien de plus frais, de plus riant, que la route qui serpente tantôt dans le fond de la vallée, tantôt sur le flanc de la montagne; dans le bas, des arbres vigoureux, des prairies toujours vertes, accompagnent la rivière dans tout son parcours, et font de toute la route une véritable allée de parc.

A droite, une série d'éperons rocheux simule les bastions d'une place forte, et rien ne manque pour rendre l'illusion complète : murailles, parapets et glacis. A gauche, au contraire, la montagne forme une ligne continue qui ne s'ouvre qu'au niveau du Martinet, pour donner passage à un ruisseau qui sort du flanc de la montagne.

Là également, nous avons rencontré dans une petite grotte, quelques silex taillés, des pointes de flèches absolument semblables à celles recueillies à Bruniquel.

Au-dessus, sur le causse, il existe également plusieurs dolmens, mais ils ont tous perdu leurs tables ; à côté de l'un d'eux, nous avons mis à jour une construction en pierres brutes, qui, selon toute probabilité, devait être une habitation contemporaine des dolmens.

Plus loin, au *Barry de Cas*, il convient de visiter le *Roc dansaire*, rocher isolé de toutes parts et placé en équilibre sur un étroit support ; à minuit le roc danse sur sa base, tandis que les sorcières font autour de lui leur danse infernale.

Malgré cette sombre réputation, le Roc dansaire est le lieu de rendez-vous des jeunes gens et des jeunes filles, et rien ne ressemble moins à la danse des sorcières que les jeunes couples qui cheminent lentement sur l'un des quatre sentiers venant aboutir à la pierre magique.

En face, le petit castel de *Cas* montre encore ses murailles, noircies par l'incendie, et ses tours découronnées par la Révolution.

Enfin, la vallée s'infléchit quelque peu vers la gauche, et voici Caylux, la rivale de Saint-Antonin.

Le nom de *Caylux* a de tout temps exercé la sagacité des étymologistes. Il paraîtrait cependant que la véritable origine de ce nom serait *Castellum luxum*, ville déplacée. En effet, les Romains auraient occupé un point tout différent sur le Causse, et ce ne serait que vers le XI^e siècle que la ville d'en bas aurait été construite.

Caylux possède encore quelques maisons du moyen-âge, et ses archives ont une importance considérable pour l'histoire des guerres de religion.

Une enquête, conduite par les délégués du roi Charles-le-Bel, nous permet d'établir qu'en 1327 : « il y aura dorénavant dans la ville de Caylux quatre consuls roturiers, qui seront changés tous les ans et nommés par le sénéchal du Quercy, sur une liste de huit hommes probes de Caylux, dressée par les consuls sortants. »

Comme on le voit par ce fait, Caylux ne jouissait pas de libertés aussi étendues que Saint-Antonin, qui nommait directement ses consuls, tandis que ceux de Caylux tenaient leurs pouvoirs du roi.

Cette circonstance indique encore les dissemblances considérables qui existaient entre les deux villes : aussi, tandis que les bourgeois de Saint-Antonin, libres chez eux, s'occupaient surtout d'augmenter la richesse publique par un commerce étendu, Caylux semblait ne penser qu'aux choses de la guerre, et continuellement dans ses archives il est question de rixes, de querelles, ou de compagnies d'archers, équipés par les consuls ; continuellement aussi les murs de la ville devaient être réparés, pour faire face aux attaques incessantes des compagnies anglaises ou des réformés.

Mais, si à côté de cela les Caylusiens supportaient plus patiemment le joug de l'autorité royale, c'est à peine si leurs consuls font opposition à la donation de leur ville, faite par le Roi en 1481 au seigneur de Blasimont ; et aussitôt ils font célébrer une messe du Saint-Esprit en l'honneur du nouveau seigneur, et font porter au château « pour estre offert au sieur de Blasimont, 1 setier de vin blanc, 2 setiers de vin rouge, 4 paires de chapons, 2 torches de cire, 3 setiers d'avoine et 3 miches, valant en tout 4 livres, 21 sous 6 deniers. »

Les consuls de Caylux exerçaient, conjointement avec le bailli royal, les droits de justice, mais ils ne possédaient pas de *maitre des œuvres*; aussi faisaient-ils venir celui de Saint-Antonin; en mars 1532, ils lui payaient 10 sols pour avoir tranché la tête au sieur Picart; ils donnaient en même temps 10 deniers à un sergent de Saint-Antonin « pour avoir sonné la trompette pendant le supplice, pour avoir suspendu le corps aux fourches patibulaires, et pour avoir mis sa tête sur un pal au carrefour de Tourroundols. »

A côté de ces détails, les archives contiennent d'autres renseignements curieux : c'est ainsi que les consuls, en 1540, appellent les confrères de Saint-Antonin pour représenter sur la place du Marché, le *Mystère de la Passion*. L'année suivante, les mêmes confrères reçoivent deux écus au soleil, pour avoir joué l'*Histoire de la Résurrection*.

En 1756 les fortifications étaient devenues inutiles, depuis longtemps les luttes ayant cessé, aussi les consuls firent-ils abattre tours et murailles; c'est à peine s'il en reste quelques traces.

Seule, une tour carrée, donjon du XIV^e siècle, domine encore la ville, et marque l'emplacement du château.

L'église, bâtie à diverses époques, possède des vitraux intéressants, et dont la réputation était telle que le proverbe dit: « *Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Cécile d'Albi, le clocher de Rodez, les vitraux de Caylux.* »

Une autre tradition populaire veut que les vitraux de Caylus aient appartenu à l'église de Saint-Antonin, détruite par les Huguenots; les Caylussiens s'en seraient emparés par la force.

Ce qu'il y a de certain et de fort curieux, c'est qu'alors que les travaux de l'église étaient en cours d'exécution, en 1459, survint un envoyé de l'évêque de Cahors.

Celui-ci ordonnait qu'on plaçât des vitraux dans les églises de son diocèse qui n'en étaient point pourvues; le motif qui l'animait en cela n'était pas tant l'amour de l'art que l'instruction religieuse des fidèles : la peinture sur verre étant alors non seulement un système d'embellissement, mais surtout un catéchisme en images, où les fidèles pouvaient lire les principaux dogmes de la foi.

Les consuls, écrasés par les dépenses de construction, cherchaient à faire rapporter l'ordre de l'évêque; mais le commandement fut maintenu, et ils n'obtinrent qu'un simple délai.

L'on ne sait exactement à quelle date furent placés les vitraux, mais il est à présumer qu'ils furent faits peu de temps après la construction de

l'église, car un compte de 1480 nous apprend qu'ils ont été réparés par *Jean Fidri*.

Le plus remarquable et le plus ancien est celui du milieu du chœur, qui est consacré tout entier à représenter en trente-deux tableaux l'histoire du Sauveur, de quelques prophètes et de saint Joachim.

La plus grande partie de ces vitraux est intacte et « quand on vient de visiter certaines églises de campagne et même de ville, nous dit l'abbé Galabert, où nos verriers modernes envoient leurs saints frisés et pomma-dés, avec des poses académiques et des draperies prétentieuses, dont les teintes rappellent l'imagerie d'Épinal, on est heureux de reposer sa vue sur les naïfs personnages et les teintes foncées des verrières de nos bons aïeux. »

Cette satisfaction est donnée à l'artiste et à l'archéologue qui se trouvent devant les vitraux de Caylus.

Quelques maisons du XIII^e et du XV^e siècle conservent encore leur ancienne physionomie : l'une, *la maison des loups*, est peut-être la plus intéressante, malgré les affreuses fenêtres à volets verts, qui ont remplacé d'élégantes croisées à colonnettes.

Sur le causse qui domine la rive gauche de la Bonnette, de Saint-Antonin à Caylux et au-delà, de nombreuses exploitations de phosphorite attirent souvent la visite des géologues. Découvertes par hasard, il y a quelques années, ces gisements sont devenus rapidement l'objet d'une exploitation des plus actives, car nul engrais n'est plus utile à l'agriculture que le phosphate de chaux. Mais, à côté de cela, les gisements ont donné une quantité extraordinaire d'ossements fossiles d'animaux de l'époque tertiaire.

La roche phosphatée occupe des fissures, tantôt étroites et profondes, tantôt largement ouvertes au milieu des boues calcaires, et l'on peut ainsi expliquer leur formation.

Des oscillations du sol ont tout d'abord produit des fractures parallèles à la grande faille de l'Aveyron, ou à celle moins importante de la Bonnette ; des sources geysériennes se sont fait jour dans ces fissures ; elles contenaient en dissolution de la chaux phosphatée ; celle-ci s'est déposée le long des parois calcaires en zones diversément colorées par des sels de fer ou de manganèse : c'est la formation primitive. Les dépôts de cette première période sont les plus riches en phosphore.

Plus tard, un nouveau phénomène est venu remanier ce dépôt par des eaux acides ; il s'est formé une sorte de manganèse à la fois phosphatée, calcaire, argileuse et ferrifère : c'est le dépôt secondaire, inégalement

riche en phosphorite. En même temps que ce remaniement se produisait, une quantité considérable d'ossements d'animaux de l'époque tertiaire venait se mêler à ces dépôts, et formait, pour la paléontologie, le plus riche ossuaire connu.

A deux kilomètres de Caylux, dans un vallon resserré et comme perdu dans une anfractuosité de la montagne, le sanctuaire de Notre-Dame de *Livron* attire tous les ans, au 8 septembre, les âmes pieuses de la région.

Une grotte profonde servait jadis de repaire à un dragon épouvantable; le chevalier de la Gardelle se dévoua pour en délivrer le pays, et, grâce à la protection miraculeuse de la sainte Vierge, terrassa le monstre. En souvenir de cette délivrance, une chapelle fut édifiée au-dessus de la source où vint expirer le dragon.

La source de *Livron* est, en effet, une des curiosités naturelles du pays; elle sort de terre avec impétuosité, et toujours limpide, elle fournit une quantité d'eau suffisante pour alimenter la ville de Caylux, et faire marcher six moulins étagés sur la pente de la montagne.

Ces eaux, peu chargées de carbonate de chaux aujourd'hui, étaient à l'époque quaternaire extraordinairement incrustantes ; elles ont formé par leurs dépôts un long promontoire qui s'avance fort avant dans la vallée de la Bonnette, et sur lequel est bâti le petit village de Saint-Pierre-de-*Livron*.

Le château de *Mondésir*, construction sans caractère, mais dans une position charmante, s'élève à quelques pas de Saint-Pierre, et laisse apercevoir derrière lui l'ancienne commanderie de la Capelle.

De même qu'à Montricoux, les Templiers octroyèrent aux habitants de la *Capelle* une charte d'affranchissement, le 10 novembre 1268.

Il existe encore quelques restes de l'ancienne commanderie : une courtille garnie de machicoulis avec chemin couvert, et un donjon carré enclavé dans l'église qu'il surmonte; celle-ci est assez intéressante par la coupole centrale qu'elle possède.

A peu de distance de la Capelle, la Bonnette prend sa source, et sort d'une grotte assez vaste, la grotte de *Saint-Géry*, creusée dans les puissantes assises d'un calcaire oolithique à fines granulations rouges.

Mais nous devons terminer là notre marche vers le Lot, et revenir sur nos pas à Caylux, pour tourner droit au nord et gagner la petite vallée de la Lèze, qui court parallèlement à la Bonnette et se jette dans l'Aveyron à Lexos. Nous aurons, chemin faisant, à visiter le château de Cornusson et les abbayes de Beaulieu et de Varen.

Le château de *Cornusson*, par sa masse imposante et par les souvenirs qui se rattachent à la famille de Lavalette, qui le possérait autrefois, est une des constructions féodales les plus importantes du pays.

En 1285 le comte de Rodez, pour récompenser Jourdain II, seigneur de la Valette, Saint-Igne, Cuzoul, Prévinquieres et Rienpeyroux, de son puissant appui dans divers combats, lui donna les terres de Malleville, Parizot et Cornusson.

L'on ne sait trop à quelle époque les La Valette de Cornusson reçurent le titre de marquis; mais ce que les archives de Rodez permettent d'affirmer, c'est que François de La Valette Parisot, évêque de Vabes en Rouergue, et frère de Jean, grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commença la construction du château vers le milieu du XVI^e siècle; son neveu, également évêque de Vabes, acheva l'édifice commencé; il vint mourir à Cornusson en 1612, et fut enseveli dans l'église.

Le dernier des La Valette, Barthélémy, était député de la noblesse du Quercy aux Etats-Généraux, en 1789. A sa mort, le domaine de Cornusson revint à la famille de Puyleroche, ses héritiers naturels: ceux-ci ont vendu leurs terres, à la fin du siècle dernier, à M. Cambe, notaire royal à Verfeil, et Cornusson appartient aujourd'hui à son petit-fils.

Le château est posé à l'extrémité d'un côteau qui s'avance en forme de promontoire, et commande à la fois deux vallées.

« La porte extérieure, sculptée avec soin, écrit l'abbé Pottier, s'ouvre dans un premier mur; surmonté d'une terrasse, qui se développe sur des salles voûtées; deux tours carrées, avec machicoulis et parapets, sont à chaque extrémité. Après une cour, s'ouvre une nouvelle et plus sérieuse enceinte; le château lui-même est flanqué de quatre tours rondes; celle de droite, sorte de donjon, est plus haute, couronnée de machicoulis et surmontée d'une guérite. Un fossé entoure les deux côtés opposés aux vallées. La tête du pont qui le franchit est défendue par une porte entre deux tours circulaires, percées de meurtrières.

» L'ouverture en plein cintre, est surmontée de trois machicoulis dont les arcs sont trilobés. C'est un châtelet en miniature, pouvant tenir lieu de corps de garde.

» Les fenêtres du château ont dû être remaniées en partie; les plus anciennes excluent toute idée de fortifications sérieuses, abandonnées, du reste, au XVI^e siècle pour les résidences seigneuriales.

Plusieurs grandes salles possèdent de belles cheminées en pierre et en bois sculpté. Celle d'une des pièces du bas, dans le goût Louis XIII, est particulièrement remarquable.

« Le touriste, attiré par son site et son aspect, retenu par la plus gracieuse hospitalité, écoute les légendes du château de Cornusson : elles abondent. A les croire, on verrait l'entrée d'un souterrain qui irait jusqu'à l'abbaye de Beaulieu, et l'on devrait s'attendre à de nocturnes et fantastiques apparitions. »

Les salles du château étaient ornées, à la fin du siècle dernier, de tapisseries nombreuses ; il en reste encore une série représentant des sujets de chasse, et c'était, paraît-il, les moins belles. Lors de la tenue des États du Quercy à Caylux, les consuls empruntèrent à M. de Cornusson ses tapisseries pour orner la grande salle des Etats ; à plusieurs reprises, les archives de Caylux en font mention.

En remontant le ruisseau de Sèye, il serait facile d'arriver en peu de temps au château de *Labro*, ruines insignifiantes, mais qui méritent d'être signalées, car c'est là que naquit, en 1494, Jean de la Valette, grand-maître de Malte, célèbre par sa magnifique défense contre l'armée de Soliman.

Au pied du château de Cornusson, se déroule la vallée de la Sèye, plus resserrée que celle de la Bonnette, mais plus fraîche peut-être ; partout, en effet, dans le fond du vallon comme sur les pentes qui l'emprisonnent, une fraîche et puissante végétation couvre entièrement le sol. Le nom seul de Beaulieu indique suffisamment le charme de la position de l'antique abbaye ; celle-ci n'est distante que de trois kilomètres, mais elle est si bien cachée dans les arbres, et si bien abritée par les montagnes environnantes, que le voyageur se trouve tout-à-coup devant l'ancienne église.

Beaulieu, (*Belloc*) fondée le 26 août 1141, prit rapidement une grande importance ; aussi, en 1259, Vivianes, évêque de Rodez, reconstruisit presqu'en entier les bâtiments de l'abbaye.

La plus grande partie de ces constructions existent encore, mais l'église est plus particulièrement intéressante, par la pureté exquise de son style. Malheureusement, la commune de Saint-Antonin eut un jour la malencontreuse idée de faire transporter pierre à pierre l'église de Beaulieu, œuvre insensée et bientôt reconnue impraticable, mais qui a singulièrement compromis cet édifice remarquable.

Au couchant, une porte ogivale aux fines voussures, et que surmonte une élégante rosace, donne accès dans la nef : celle-ci mesure 57 mètres de long et 10 de large ; mais ce qui étonne surtout dans cet édifice, ce sont ses harmonieuses proportions ; de longues fenêtres lancéolées éclairent les travées de la nef et les arcs-doubleaux ne descendent pas au-

dessous de l'appui des fenêtres, afin de laisser les murs libres pour l'appui des stalles des religieux, qui occupent la nef dans toute son étendue. A l'entrecroisement des bras latéraux, une élégante tour percée de quatre rosaces éclairait le chœur.

Dans les vieux bâtiments qui s'appuient au levant contre l'église, l'on visitera avec intérêt la salle capitulaire, le *colloquii locus*, où les religieux, tenus au silence dans le cloître, venaient échanger quelques paroles ; toutes ces pièces, en bon état de conservation, servent aujourd'hui de caves.

Le corps principal fait face à l'église, il contient des réfectoires et salons du XVII^e siècle ; des tourelles carrées flanquent les angles du bâtiment ; un large escalier de pierre conduit au premier étage, où se succèdent régulièrement les cellules des moines.

Une quatrième aile au couchant est connue dans le pays sous le nom d'église Saint-Bernard, et son architecture se ressent de la sérénité imprimee par ce saint aux constructions de son ordre. Les ogives peu accusées, et presque semblables à celles de la salle capitulaire, permettent de regarder ces deux parties de l'abbaye comme les plus anciennement édifiées, et d'une époque antérieure à celle de l'église. Cette église *Saint-Bernard* n'était autre chose que l'hôtellerie, et ses dispositions intérieures rappellent celles si connues de l'abbaye de Vauclair.

Sur la montagne qui domine au couchant Beaulieu, d'autres bâtiments complètent l'installation de l'abbaye ; *Bosgayral* servait de granges, de celliers, et de bâtiments d'exploitation ; c'est ce qui explique l'absence de ceux-ci dans les constructions de Beaulieu.

Beaulieu semblait, il y a quelques années à peine, voué à une destruction inévitable, mais fort heureusement la commune de Saint-Antonin s'est enfin déterminée à céder les bâtiments de l'église, sa propriété, au propriétaire de l'abbaye. Tout aussitôt celui-ci s'est empressé d'arrêter l'œuvre du temps, et déjà le chœur est préservé, les toitures des bâtiments refaites, et certainement Beaulieu sera sauvée d'une ruine désastreuse.

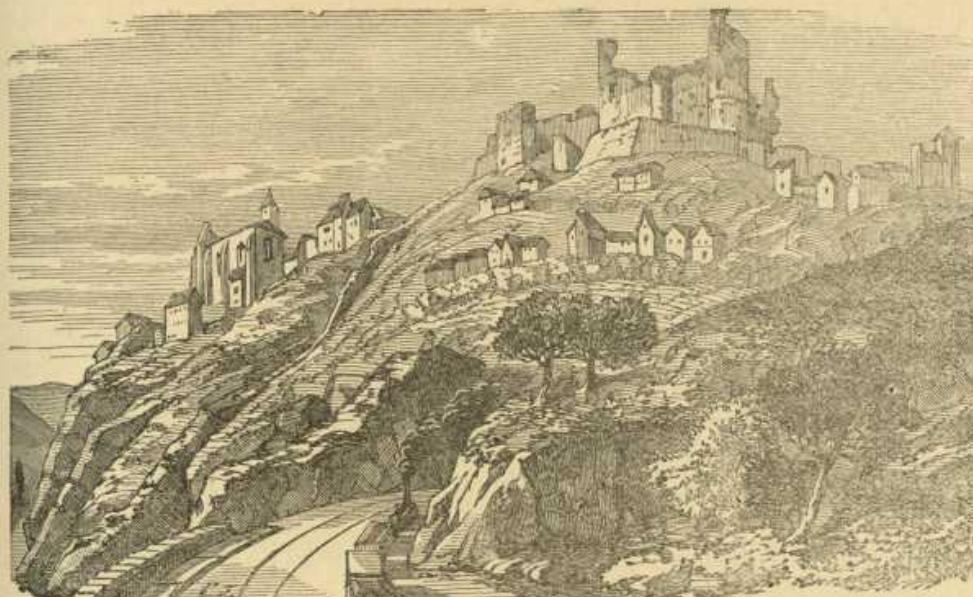
Au-delà de l'abbaye, le vallon change de direction, les montagnes s'écartent, et voici la plaine de *Verfeil* ; au milieu de celle-ci, s'élève un tumulus, une motte militaire, assez importante ; à ses pieds, d'épaisses murailles en pierre sèche semblent desservir un camp retranché ; mais il n'a pas encore été pratiqué de fouilles en ce point, et il serait difficile de donner une attribution certaine à cet amoncellement de pierres.

Au niveau du village de Verfeil, la vallée se détourne vers la droite et

gagne l'Aveyron à la hauteur de Lexos, en passant par Arnac, où l'on peut voir encore quelques pans de mur de l'enceinte fortifiée.

Mais nous ne suivrons pas cette route, et gagnant à gauche le col de Verfeil, nous irons rejoindre la vallée de la Baye, qui nous conduira à Varen.

A peine a-t-on franchi le col de Verfeil, que le pays change d'aspect; une vallée profonde, étroite, donne passage au mince filet d'eau de la Baye, qui descend au milieu de forêts de châtaigniers, au sombre et austère feuillage.



Château de Najac.

Au milieu de la verdure, et comme caché dans un pli de terrain, nous pouvons apercevoir le misérable hameau d'*Alzonne*.

Les quelques maisons qui composent ce hameau ne mériteraient guère par elles-mêmes d'arrêter notre course; mais des souvenirs du plus vif intérêt s'attachent à cette localité. C'est là, en effet, que vinrent se cacher les derniers débris des Vaudois; poursuivis à outrance dans la Bourgogne par les inquisiteurs s'emparant des malheureux hérétiques et *combubrantur quando poterant*.

Pendant longtemps, la petite colonie parvint à échapper aux recherches de l'inquisition, mais un bourguignon d'*Alzonne*, Hugues Garin, eut la témérité de s'avancer sur les terres de la dame de Montfort; Garin fut



bientôt pris, amené à Carcassonne et brûlé en séance judiciaire devant la cour d'Avignon.

Des paroles imprudentes amenèrent des recherches dans Alzonne ; le sombre drame du bûcher fit de nouvelles victimes ; les moins coupables furent condamnés à venir en pèlerins d'un bout de la France à l'autre, tandis que de plus rigoureusement punis vinrent finir leurs jours dans la prison des Emmurés, à Carcassone : *Ubi panis doloris in cibum et aqua tribulationis impostum eis tantum modo ministrantur.*

Il serait difficile de trouver trace aujourd'hui de ces drames sinistres, et cependant en compulsant les livres des sentences de l'Inquisition, on retrouve encore dans Alzonne des noms de famille identiques à ceux des malheureux Vaudois.

Cette persistance des anciennes familles est du reste chose fort remarquable ; en parcourant les archives de l'ancien notaire-royal de Saint-Antonin, il est facile de suivre pendant plusieurs siècles les générations successives de telle et telle famille qui habite encore la même localité.

Non seulement les Bourguignons d'Alzonne ont laissé leurs noms dans le pays, mais les Anglais, si longtemps maîtres de la contrée, ont aussi laissé des traces de leur passage ; ainsi, il existe encore dans le pays une famille à cheveux rouges dont le nom, *Guilhelm Patarsou* rappelle bien l'origine anglaise, car ce n'est qu'une altération de William Paterson.

Retenant la vallée de l'Aveyron à Saint-Antonin, où nous l'avons laissée, nous longerons encore pendant quelque temps la base du Roc d'Anglars.

Bientôt la station de Fenayrol nous montrera les ruines de son vieux château, et les trainées rouges laissées par ses sources minérales.

Ce qui reste du château fait encore bonne figure avec ses tours carrées, ses machicoulis et la galerie percée de meurtrières qui règne sur la façade qui domine l'Aveyron.

Lexos ne doit son importance qu'au croisement des lignes de Toulouse et de Montauban, et rien ne nous arrêtera dans sa gare, spacieuse et bien aménagée.

Varen occupe le centre d'un bassin calcaire au milieu duquel serpente l'Aveyron, et qui renferme des couches assez puissantes de gypse exploitées pour l'agriculture.

L'abbaye de bénédictins de Varen paraît avoir été fondée au IX^e siècle par saint Girard ; longtemps la fortune de la petite ville bâtie autour des constructions claustrales furent intimement liées l'une à l'autre ; une

enceinte garnie de tours, de portes et barbacanes, réunissait les habitations au monastère. Les guerres de religion portèrent plusieurs fois la ruine et la désolation dans Varen. En 1582, rapportent les annales de Villefranche, « les Huguenots se saisirent de la ville de Varen ; ils commirent mille insolences nonobstant la paix. Mais ledit Varen estant battu du canon amené par Antoine de Buisson, il fut repris et six-vingt dix-sept voleurs furent tuez, noyez ou pendus. » Ceci peint bien cette époque de troubles, et indique clairement que la religion n'était que trop souvent un simple prétexte aux expéditions des bandes de voleurs qui attaquaient, à tour de rôle, catholiques ou réformés.

L'église de Varen est une basilique latine du XI^e siècle, avec cette particularité fort rare que le chevet est carré, et couronné par une haute tour. Les collatéraux se terminent par des absides jumelles dont le dallage, surélevé de plusieurs marches, couvre des cryptes.

La voûte de la grande nef est en berceau, et elle est couverte par de grandes dalles posées directement sur l'extrados.

La voute, au contraire, qui surmonte l'autel est une sorte de coupole sans trompes ni pendentifs.

La façade occidentale de l'église servait de rempart, le fossé passait à ses pieds; aussi sa porte en plein cintre était-elle murée.

Sur le côté Nord, l'on aperçoit une série de colonnes et de chapiteaux, derniers restes de l'église paroissiale qui s'appuyait à l'église abbatiale et en était complètement séparée.

Le cloître occupait au contraire le midi, il a été détruit par un incendie; il paraît même que l'on craignit alors pour l'église, dont les murs portent les traces du feu, et l'on éleva deux forts arcs-boutants, qui existent encore, et ne s'expliquent pas tout d'abord.

L'intérieur de l'édifice est d'une grande simplicité; les chapiteaux du chœur portent seuls des sculptures; mais, par un acte de vandalisme inexplicable, un des anciens curés les a détruites de sa main, sous prétexte d'inconvenance.

Le bénitier, qui est placé à l'entrée de la grande nef, est un autel antique en marbre.

Ce que l'on appelle aujourd'hui le *château* n'est autre chose que la demeure du *doyen*, car la sécularisation du doyen de Varen, effectuée en 1561, avait entièrement changé la disposition de l'abbaye. Cette construction se dessine à merveille du côté de la tour de l'église, avec ses machicoulis, ses lucarnes élevées, ses croisées à meneaux et ses tourelles. Des bâtiments plus anciens relient ceux-ci à l'église.

Tout à côté du château, l'on aura encore à visiter une des vieilles portes de la ville, avec moucharaby.

Dans la plaine de Varen, il faudrait encore signaler le château de Perrodil, si pittoresquement situé sur la falaise qui borde la rivière.

Plus loin, à Puech-Mignon, nous abandonnons les formations de l'époque secondaire, pour entrer dans les terrains primitifs : gneiss, granite, schistes cristallisés, du district de Laguépie.

À bord même de ce massif primitif, des couches encore peu étudiées, et qui représenteraient soit le terrain permien, soit le terrain houiller, ont donné quelques traces de combustible ; mais les recherches ont été à peine commencées et l'on ne sait encore à quoi l'on a affaire.

Laguépie est située au confluent du Viaur et de l'Aveyron ; pendant longtemps cette petite localité a conservé une importance minière considérable et ses filons de cuivre fournissaient à la chaudronnerie auvergnate le métal qu'elle employait. Aujourd'hui, l'industrie a complètement abandonné toute recherche, mais le géologue trouvera une ample moisson d'observations dans ce pays tourmenté.

La baronie de Laguépie appartenait, en premier lieu, aux comtes de Toulouse, mais elle changea continuellement de mains.

Le château, rasé une première fois par les Albigeois en 1211, fut relevé par Jean de Villemur en 1369.

Enfin il fut détruit de fond en comble en 1592 par Joyeuse.

Les ruines du château n'ont qu'un fort mince intérêt et méritent à peine une visite ; de la station du chemin de fer il est facile de se rendre compte et de sa position, et de celle du mur d'enceinte et des deux tours à moitié détruites qui marquent encore l'emplacement de l'ancien château : les ruines qui couronnent le plateau sont relativement modernes et sans aucune valeur.

Au-delà de Laguépie, la vallée de l'Aveyron change complètement d'aspect : ce n'est plus qu'une gorge étroite et sauvage, sans habitations, sans cultures. Sur la rive gauche, la vallée de la Serène vient interrompre les pentes de la montagne : c'est là que se trouvent les gisements métalliques les plus nombreux. La vallée devient de plus en plus étroite et sinuueuse, aussi la voie est-elle obligée de passer à plusieurs reprises d'une rive à l'autre, et de couper par des souterrains les éperons rocheux qui se succèdent continuellement. Enfin, une haute muraille semble barrer complètement la route, et apparaît, fier et menaçant, le château de Najac, dominant de près de 150 mètres les eaux de l'Aveyron qui coule à ses pieds.